



MATIÈRE & DIVINITÉ
L'HUMANITÉ ET L'HOMME

UNITÉ SOLAIRE

Caractéristique des conceptions cardinales de l'Esprit humain
— États sociaux correspondants. — Matérialisme intégral.

Lorsqu'à l'aide de nos seuls yeux corporels, par une belle nuit étoilée, nous plongeons nos regards dans l'infini de l'espace, nous voyons des myriades de points sphériques, plus ou moins brillants, scintillants, formant un ensemble constellé, dont la seule différenciation nous semble être dans le volume et l'intensité lumineuse des points disséminés.

Si notre appareil oculaire s'aide d'instruments spéciaux, de puissants télescopes, nous constatons que les points les plus petits, les moins lumineux, ne le paraissent, les uns que par éloignement de notre terre, les autres qu'en raison de leur état particulier de densité.

Ainsi, les planètes formées de matière opaque ne faisant que réfléchir la lumière projetée dans l'immensité, ont un éclat moins vif que les soleils qui génèrent cette

lumière même, et la génèrent avec d'autant plus de force qu'ils sont d'un ordre plus élevé.

Tous les globes, animés d'un mouvement régulier, s'accomplissant dans des orbites qu'une loi inflexible, immuable, a tracés, forment, comme notre organisme ou système solaire, des systèmes gravitant autour d'un centre primaire, ou soleil, qu'ils ont, en apparence, pour but de rallier, comme si, après avoir été, au commencement, extraits de ses flancs, après être sortis de lui, ils devaient, un jour, se confondre avec lui, de nouveau. Et systèmes et centres, gravitant à leur tour vers d'autres centres supérieurs, desquels ils émanent également, présentent la même apparence de concentration déterminée.

Le spectroscope, analysant la lumière émise de tous les points brillants, nous les montre en masse formés des mêmes éléments, de la même matière, ce qui accuse une unité d'origine indéniable, avec cette particularité, pourtant, que l'intensité du mouvement, dans certains corps, donne à cette matière même un aspect différent.

L'appareil photographique, aussi loin qu'il peut recevoir et enregistrer des profondeurs de l'espace, nous donne une carte du ciel, qui n'est absolument que la répétition, sur une échelle plus étendue, de ce que nos yeux seuls, ou armés du télescope, nous permettent de contempler.

Enfin, et pour compléter le tableau, une voie lactée, la nébuleuse, embrassant la voûte étoilée, lui fait comme un immense anneau de lumière blanche et diaphane, lumière de soleils lointains.

Cette nébuleuse, projetée, éjaculée, dans le champ de l'Ether, dans le *sein* de la *nature*, dirons-nous, est la matière qui, émanée de l'origine, de la racine des choses, est destinée à la formation, à la fabrication des mondes.

D'abord d'une extrême fluidité ou subtilité, cette matière, par degrés descendants, devient de plus en plus opaque et dense, et telle, avec les temps, qu'elle se montre à nos moyens de la reconnaître ; ce qui explique qu'une échelle descendante a précédé notre marche de relèvement. Si maintenant, appuyés sur les enseignements de la science, nous voulons juger de ce qui n'est pas à la portée de nos investigations, peut-il paraître déraisonnable, en ayant recours à l'*analogie*, de penser que le reste de l'univers est constitué absolument de même que ce que nous voyons de notre ciel limité.

Qu'un mouvement de même nature règle toutes ses parties ; qu'une matière de même essence les forme ; que cette matière est plus lumineuse, suivant qu'elle revêt un état plus élevé, c'est-à-dire, suivant qu'elle est plus affinée, ou sous l'empire d'un mouvement plus rapide, d'une vibration plus intense ; suivant, en un mot, qu'elle est plus avancée dans l'Evolution ;

Qu'en dernier lieu, de degrés supérieurs en degrés supérieurs d'épurations en épurations, de mouvements, de vibrations appréciables, en mouvements, en vibrations de plus en plus insaisissables, tout tend à l'union, à l'aggrégation, dans un centre commun, duquel tout dérive, qui serait la fin de tout ce qui a eu un commencement ;

Que ce grand et dernier centre unitaire, enfin, ne serait lui-même que la matière quintescenciée, la vibration ultime, *omniprésente* et *omnisciente*, la loi, LA DIVINITÉ.

En dehors de la matière, rien ne saurait se concevoir. Et, cependant, si on voulait savoir ce qu'elle est dans son Essence, autant demander à l'atome ce qu'est le Kosmos, lui qui, pourtant, le contient en puissance ; à la cellule organique ce qu'est l'homme, elle qui le recèle en germe.

Un seul mot, peut-être, AMOUR, pourrait la caractériser, cette Essence, parce que sans l'amour, raison de toute attraction, rien ne demeure vivant.

Tout ce qui a eu un commencement progresse vers une fin, avons-nous dit.

C'est un fait qu'il est facile de vérifier, dans tous les règnes de la nature.

Aucune forme n'est éternelle.

Si nous rentrons à nouveau dans l'espace, nous constatons, errants dans son parcours, des corps fragmentés, des météorites ou aérolithes, débris désagrégés de masses ayant eu vie, ayant évolué.

Ce qui le prouve, c'est non seulement l'identité de composition de ces météorites avec ce que nous connaissons des globes en fonction, le nôtre spécialement, mais encore et surtout la présence du charbon dans quelques-uns de ces mêmes météorites. Ce charbon est à l'état de combinaison analogue à celle qui résulte de la décomposition des matières végétales.

Il accuse consciemment une flore qui, pour être dis-

parue dans la nuit des temps, n'en reste pas moins fixée, écrite en caractères déchiffrables, indélébiles. D'où cette conclusion que ces débris ont appartenu à des planètes, qui, ayant eu un commencement, ont fini leur temps, sont tombées en décomposition, laissant à la masse commune leur part de déchet, c'est-à-dire la part de matière grossière, dense et concentrée, actuellement irréductible, qu'a rejeté la fonction de nutrition, d'assimilation, d'évolution ; tandis que l'autre partie, transmutée, fluidifiée, épurée, attirée, par son centre solaire, a, de plus en plus, gravité vers lui, projetée, épandue, pour *s'unir, s'assimiler* à sa *substance*.

Autrement la gravitation ne trouverait pas sa raison d'être, et la présence des débris planétaires n'aurait pas son explication logique.

Quelle est donc la nature de cette portion de planète qui s'unit ainsi à son principe de vie ? De quel titre se réclame cette matière évoluée ?

Pour résoudre cette question, restons sur notre terre ; par la seule observation, la simple appréciation des faits, et par l'analogie, peut-être pourrions-nous prendre une connaissance assez nette de la vie, de la fin des êtres, ou, en d'autres termes, de la loi d'Évolution.

Cette terre, la science astronomique nous la montre, nous le savons, comme faisant partie d'un système avec lequel elle fonctionne dans un mouvement commun de gravitation vers un centre, et en même temps entraînée, avec tout le système, dans un mouvement général tourbillonnaire.

Elle est, de ce fait, constituée en corrélation, en union

solidaire, avec les autres planètes, ses co-travailleuses, appelée qu'elle est à se former en synthèse avec elles, dans le soleil lui-même, comme point de concentration ou d'unité.

Elle aura donc, sous l'action de la vie, sa partie de déchet et sa partie d'assimilation, absolument comme la molécule alimentaire, qui, sous l'influence de l'oxygène, passe par tous les degrés d'épuration nécessaire à son assimilation avec notre corps.

La partie de déchet sera la matière grossière ayant résisté à toute action transformatrice, et tombée en réserve pour une évolution ultérieure ; l'autre, au contraire, sera la matière transmutée d'états inférieurs à un état supérieur, qui lui permette finalement de réaliser sa synthèse, son union intime, collective, avec son centre d'attraction.

Sans nous arrêter aux conditions dans lesquelles se trouvait cette terre, avant ce que nous connaissons d'elle, aujourd'hui, c'est-à-dire, avant son état d'objectivité, à sa période d'Involution, ou descendante, observons-là telle qu'elle est, avec ses divisions en règne minéral, végétal, animal, humain, qui sont les étapes de sa remontée.

Le règne minéral, où point la vie par les affinités, ou cristallisations diverses qu'il présente, évolue vers le règne végétal, qui le résume, en s'additionnant lui-même d'un degré supérieur de vitalité, en se titrant d'un mouvement plus accentué, d'une vibration plus rapide, pour arriver à se confondre, à se synthétiser, dans le règne animal, lequel se trouve être ainsi la résultante des deux qui l'ont précédé.

Dans ce troisième règne, la matière évoluant a donc acquis une qualité bien au-dessus déjà de celle de son point de départ objectif.

Mais elle n'est pas encore consciente d'elle-même, c'est-à-dire qu'elle ignore les conditions de son amélioration ; elle obéit passivement aux lois générales de l'Évolution ¹.

Pour arriver à cet état de conscience, il nous faut encore franchir un degré, en atteignant l'homme, ou un état de matière douée d'intelligence et de raison, du sentiment de comparaison et d'appréciation, — ce qui nous permet de donner de l'homme cette définition : qu'il est un *état* relativement supérieur et transitoire de matière, dans laquelle il agit, vit, est ², un *moyen* dont se sert cette matière pour se transformer.

Ainsi compris, cet homme peut-il s'arrêter là, où nous le voyons ? La matière, en lui, a-t-elle cessé d'évoluer ; le mouvement ou le progrès a-t-il dit, par lui, son dernier mot ?

Nous savons que le mouvement ne peut subir de temps d'arrêt absolu, sous peine de mort instantanée, absolue,

¹ Voir le « Bouddhisme ésotérique, » développement de l'Évolution.

² « In Deo movemur, vivimus et sumus », disait l'apôtre Paul ; dans la divinité, dans la matière, nous agissons, nous vivons, nous sommes.

Et « Dii estis » — Vous êtes des dieux, — a dit Jésus, à ses disciples ; c'est-à-dire : parties intégrantes de la divinité, vous en possédez virtuellement la *puissance*.

Vous mêmes, divinités fragmentées, vous pouvez, en vous développant, chaque jour, acquérir, chaque jour aussi, plus de pouvoir sur les états de matière qui vous seront inférieurs.

de tout ce qui est. Il peut ralentir sa marche, reculer même, mais il revient toujours en avant.

La matière doit aboutir, quand même, à son point terminal, qui est son union avec elle-même, ou la synthèse de toutes ses parties différenciées, arrivées à l'état de perfection ultime.

Or l'état de matière qui forme l'homme de nos jours, est-il assez parfait pour être constitué en synthèse humaine indissoluble ?

Nous ne voyons que trop qu'il n'en est pas ainsi. Combien de disparates !!!

Le mouvement d'avancée a besoin d'être accéléré, de plus en plus, pour que ce but soit atteint. De même que la planète, l'homme, en travail constant d'épuration, doit donc, à un moment donné, laisser un déchet dense et grossier : son corps physique, pour en séparer un élément plus affiné, lequel lui-même, en s'élevant encore par des expériences réitérées de vie positive, laissera, plus tard, à son tour, un déchet ; et ainsi jusqu'à ce que soit atteint l'état qui le mette en collectivité intime, en union parfaite avec son centre d'attraction : — l'humanité, ou synthèse humaine.

C'est donc cette humanité qui résume notre globe dans son état supérieur de matière : l'état *lumineux*.

C'est par elle que ce globe, délesté de ses déchets, fera sa jonction avec son centre d'attraction : le Soleil ¹.

¹ Nous sommes loin de l'état des êtres humains à la dernière période de vie, de ces êtres, sur la terre, état décrit par C. Flammarion, et dont nous trouvons la peinture dans « l'Astronomie populaire » de cet auteur.

Et ainsi, par analogie, les autres fractions du groupe. Alors se trouvera effectuée la synthèse immédiatement supérieure de tout le système planétaire :

L'Unité solaire.

Après ce tableau de l'Evolution de la matière, sorte de Schéma esquissé sur les seules données de la science officielle, entrons dans quelques considérations qui nous permettent d'établir facilement la caractéristique des conceptions cardinales ayant partagé le monde à ses différents âges, suivant ses degrés d'informations ou d'intellectualité, suivant que son état conscient, que son sens moral, a été plus ou moins développé.

Ces considérations nous rendront compte aussi de divers événements, qui frappent l'humanité en marche.

(A suivre.)

J. LEMAITRE. (M. S. T.)

LA CLEF DE LA THÉOSOPHIE

(Suite.)

Origine commune de l'humanité.

Question. — Mais comment ?

Réponse. — Tout simplement par la démonstration logique, philosophique, métaphysique et même scientifique de ce qui suit :

1° Tous les hommes sont d'une même origine spirituelle et physique, ce qui est l'enseignement fondamental de la Théosophie ;

2° Puisque l'humanité est absolument d'une seule et même essence, et que cette essence (que nous l'appelions Dieu ou la Nature), est une, infinie, incréée et éternelle, rien ne peut causer quelque mal à une nation ou à un homme, sans porter, en même temps, préjudice à toutes les autres nations et à tous les autres hommes. C'est aussi certain et aussi évident que le fait qu'une pierre jetée dans une rivière mettra, tôt ou tard, en mouvement chaque goutte d'eau qui y est contenue.

Question. — Mais ce n'est pas là l'enseignement de Christ, c'est plutôt une notion panthéiste.

Réponse. — Voilà justement où vous vous trompez.

C'est purement *Chrétien*, quoique ce ne soit pas Ju-daïque ; ce qui explique peut-être pourquoi les nations qui suivent la Bible préfèrent l'ignorer.

Question. — Mais c'est une véritable accusation, cela ; une accusation injuste. Quelles preuves avez-vous pour appuyer ce que vous dites ?

Réponse. — Mes preuves sont à portée de main. On a fait dire à Christ... « Aimez-vous les uns les autres ; » et « Aimez vos ennemis, » car si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, quelle récompense (ou quel mérite) en aurez-vous ? « Les publicains ¹ n'en font-ils pas autant ? Et si vous saluez vos frères seulement, que faites-vous de plus que les autres ? Les publicains ne font-ils pas la même chose ? » Telles sont les paroles de Christ. Mais la Genèse dit (ix. 25), « Maudit soit Chanaan, et qu'il soit le serviteur des serviteurs de ses frères. » Voilà pourquoi les chrétiens bibliques préfèrent la loi de Moïse à la loi d'amour de Christ. L'Ancien testament, qui se prête à toutes leurs passions, sert de base à leurs lois de conquête, d'annexion et de tyrannie, envers les races qu'ils appellent *inférieures*. L'histoire seule peut donner une idée, bien qu'une faible

¹ Les Publicains étaient considérés, à cette époque, comme des filous et des voleurs. Le nom et la profession de publicain constituaient, chez les Juifs, la chose la plus odieuse du monde. Il leur était défendu d'entrer dans le temple ; et Matthieu (xvii, 17) parle d'un payen et d'un publicain, comme de personnes identiques. Pourtant, ils étaient tout simplement des receveurs d'impôt, au service des Romains, occupant la même position que les employés Anglais aux Indes, et dans les autres pays conquis.

idée, des crimes qui ont été commis sous l'inspiration de ce passage vraiment infernal, lorsqu'il est pris dans le sens de la lettre morte ¹.

Question. — Je vous ai entendu dire que l'identité de notre origine physique est prouvée par la science, et celle de notre origine spirituelle par la Religion de

¹ « L'esclavage avait, grâce au pouvoir des forces morales, à peu près disparu de l'Europe, vers la fin du Moyen-Age ; mais deux événements de la dernière importance ébranlèrent cette force puissante qui agissait dans la Société Européenne et mirent en liberté une légion de misères telles que l'humanité n'en avait peut-être pas encore connues. L'un de ces événements fut le premier voyage vers une côte peuplée et barbare, où le trafic d'êtres humains était chose familière ; l'autre fut la découverte d'un nouveau monde, où des mines d'une richesse éblouissante n'attendaient que des ouvriers pour être exploitées. Pendant quatre cents ans, des hommes, des femmes et des enfants, furent arrachés à tout ce qu'ils avaient connu et aimé, et vendus sur la côte d'Afrique à des marchands étrangers. Ils étaient enchaînés à fond de cale, le mort souvent lié au vivant, pendant le terrible « passage du milieu » ; et, d'après Bancroft, un historien impartial, des trois millions et un quart de million qui furent transportés, 250,000 créatures humaines furent jetées à la mer, durant cette fatale traversée, tandis que le reste fut condamné à une misère sans nom, dans les mines, ou au fouet dans les champs de riz et de canne à sucre. Et c'est l'Église chrétienne qui est responsable de ce grand crime. Le gouvernement espagnol (catholique romain) a conclu, « au nom de la Très Sainte Trinité », plus de dix traités autorisant la vente de 500,000 êtres humains. En 1562, sir John Kawkins fit voile pour l'Afrique, où il se rendait dans le but diabolique d'acheter des esclaves pour les revendre aux Indes occidentales ; son vaisseau portait le saint nom de Jésus. Et Élizabeth, la reine protestante, le récompensa de son succès, qui fut la première entreprise des Anglais dans ce commerce inhumain, en lui permettant de prendre, pour cimier, « un demi-More au naturel, lié d'une corde, autrement dit, un esclave noir garrotté. »

(« Conquête de la Croix »

Journal agnostique).

la Sagesse. Pourtant il faut avouer que les Darwinistes ne font pas preuve d'une grande affection fraternelle.

Réponse. — C'est parfaitement vrai ; mais c'est aussi ce qui démontre l'insuffisance du système matérialiste, et donne raison à la Théosophie. L'identité de notre origine physique ne fait point appel à nos sentiments les plus élevés et les plus profonds. La matière, sans âme et sans esprit, séparée de son essence divine, ne peut pas parler au cœur humain. Mais que l'identité de l'âme et de l'esprit, c'est-à-dire de l'homme réel et immortel, telle que la Théosophie nous l'enseigne, soit prouvée, et qu'elle s'enracine profondément dans nos cœurs, et elle nous fera avancer sur la route de la vraie charité et de la bienveillance fraternelle.

Question. — Mais comment la Théosophie explique-t-elle l'origine commune de l'humanité ?

Réponse. — En enseignant que la racine de toute la nature, objective et subjective, et de tout ce qui se trouve dans l'Univers, visible et invisible, est, a été, et sera toujours, une seule Essence absolue, dont tout provient et vers qui tout retourne. Telle est la philosophie Aryenne, dont les systèmes Védantin et Bouddhiste sont les seuls représentants parfaits. Le devoir de tous les Théosophes, ayant cet objet en vue, est de propager une éducation *non-sectaire*, dans tous les pays, et par tous les moyens pratiques.

Question. — Qu'est-ce que, d'après les statuts de la Société, les membres ont à faire, en outre, sur le plan matériel, bien entendu ?

Réponse. — Nous devons, afin d'éveiller un senti-

ment fraternel entre les nations, encourager l'échange des arts et des produits utiles, par des conseils et des informations, et avec la coopération de toutes les associations et de tous les individus respectables, (pourvu, toutefois, ajoutent les statuts, que ni la Société ni ses membres n'acceptent aucun bénéfice ou aucun escompte pour leurs services particuliers ou collectifs). Ainsi, par exemple, l'organisation de la Société, décrite par Edouard Bellamy, dans son magnifique ouvrage.

« Coup d'œil rétrospectif » (Looking Backwards), représente admirablement l'idée Théosophique du premier pas important vers la réalisation entière de la Fraternité Universelle. L'état de choses qu'il dépeint n'est point la perfection, parce que l'égoïsme existe encore et influence les cœurs ; néanmoins, l'égoïsme et l'individualisme sont vaincus par le sentiment de la solidarité et de la fraternité mutuelles, et le plan de vie, que nous voyons là, réduit considérablement les causes qui tendent à créer et à nourrir l'égoïsme.

Question. — Par conséquent, en votre qualité de Théosophe, vous prendrez part au travail qui doit amener la réalisation de cet idéal ?

Réponse. — Certainement ; et nous l'avons déjà fait. N'avez-vous pas entendu parler du parti et des cercles Nationalistes, qui se sont formés en Amérique, depuis la publication du livre de Bellamy ? Ils commencent à se mettre en avant et le feront de plus en plus, au fur et à mesure que le temps s'écoulera. Eh bien, l'origine de ce mouvement et de ces cercles est due aux Théosophes ; ainsi, le Président et le secrétaire du cercle Nationaliste

de Boston (Massachussets) sont des Théosophes, et la majorité des membres de son bureau exécutif appartient à la Société Théosophique. L'influence de la Théosophie et de la Société Théosophique est évidente dans la constitution de tous ces cercles et du parti qu'ils forment ; car ils ont pris pour base et pour premier principe fondamental la Fraternité de l'humanité, telle que la Théosophie l'enseigne. Voici ce qui se trouve dans la déclaration de leurs principes : « Le principe de la Fraternité de l'Humanité est une des vérités éternelles qui décident du progrès du monde, en établissant la distinction qui existe entre la nature humaine et la nature animale ». Quoi de plus Théosophique ? Mais cela ne suffit pas. Il faut aussi convaincre les hommes de l'idée que, si la racine de l'humanité est *une*, il doit y avoir une *seule* vérité, qui se retrouve dans toutes les religions diverses ; excepté, pourtant, dans la religion Juive ; car cette idée n'est pas même *exprimée* dans la Kabbale.

Question. — Voilà qui concerne l'origine commune des religions, et il se peut que vous ayez raison. Mais comment cela s'applique-t-il à la fraternité pratique sur le plan matériel ?

Réponse. — Voici comment : d'abord, ce qui est vrai sur le plan métaphysique doit être vrai aussi sur le plan physique. Ensuite, les différences d'opinions religieuses forment la source la plus fertile de haine et de lutte. Lorsque l'un ou l'autre parti se croit seul possesseur de la vérité absolue, il s'en suit tout naturellement que, à ses yeux, son prochain est sûrement retenu dans les serres de l'Erreur ou du Diable. Tandis que, lorsque

les hommes en viendront à voir que personne ne possède toute la vérité, mais que toutes les opinions se complètent les unes les autres, et que la Vérité entière ne peut être trouvée que dans l'ensemble des vues de tous, après que ce qui est faux, dans chacune d'elles, en a été soigneusement éliminé, alors la vraie fraternité en religion sera établie. Et il en est de même dans le monde matériel.

Question. — Veuillez continuer votre explication.

Réponse. — Une plante, par exemple, a sa racine, sa tige, ses rameaux et ses feuilles. La tige est l'unité de la plante, comme l'humanité, prise en entier, est la tige qui croît de la racine spirituelle. Blessez la tige et il est évident que chaque branche, que chaque feuille, s'en ressentiront. Et cela se répète avec l'humanité.

Question. — Oui ; mais la plante toute entière ne souffre pas parce qu'une feuille ou une branche a été endommagée.

Réponse. — Et vous en concluez qu'en faisant tort à un seul homme, vous ne faites pas de tort à l'humanité ? Qu'en savez-vous ? Ignorez-vous que la science matérialiste même enseigne que le moindre dommage causé à une plante peut entraver la marche de sa croissance et de son développement ? L'analogie est donc parfaite, et c'est vous qui vous trompez. Vous pouvez ne pas vous souvenir du fait qu'une blessure au doigt peut faire souffrir le corps entier et réagir sur tout le système nerveux ; je ne m'en sentirai que plus sérieusement obligé de vous rappeler qu'il peut y avoir d'autres lois spirituelles qui agissent sur les plantes et sur les ani-

maux, comme sur l'humanité, bien que vous nierez peut-être leur existence, puisque vous ne reconnaissez pas leur action sur les plantes et sur les animaux.

Question. — Quelles sont ces lois ?

Réponse. — Ce sont les lois que nous appelons Karmiques ; mais, à moins d'étudier l'occultisme, vous ne pourrez pas comprendre la vraie signification du terme. Mon argument, du reste, s'appuie réellement sur l'analogie de la plante et non sur la supposition de l'existence de ces lois. Elargissez cette idée, donnez-lui une application universelle, et vous découvrirez bientôt que, dans la vraie philosophie, chaque action physique a son effet moral et éternel. Blessez un homme physiquement ; vous croirez peut-être que sa douleur et ses souffrances ne peuvent, en aucune façon, s'étendre jusqu'à ses voisins, et encore moins aux hommes d'autres nations. Nous affirmons que, *avec le temps, ce mal atteindra les autres*. Voilà pourquoi il est impossible que les sentiments fraternels prêchés par tous les grands réformateurs, et particulièrement par Bouddha et Jésus, puissent régner sur la terre, avant que chaque personne n'en vienne à accepter, comme *un axiôme*, la vérité qu'en faisant du tort à un homme, nous faisons du tort, non seulement à nous-mêmes, mais, à la longue, à l'humanité toute entière.

Nos autres buts.

Question. — Veuillez m'expliquer maintenant par

quelles méthodes vous comptez poursuivre votre second objet.

Réponse. — En collectionnant tous les bons ouvrages que nous pourrions trouver sur les religions du Monde, pour la librairie de notre quartier-général d'Adyar (Madras), tandis que les membres de chaque branche en feront autant pour leurs librairies locales. En rassemblant par écrit des informations exactes sur les diverses philosophies de l'antiquité, leurs traditions et leurs légendes, et en répandant ces informations de la façon la plus pratique possible ; comme par la traduction et la publication d'anciens ouvrages de prix, par des extraits ou des commentaires empruntés à ces ouvrages ; et enfin par les instructions orales dues à des personnes possédant une grande connaissance de ces sujets.

Question. — Et le troisième objet, celui qui a pour but de développer les pouvoirs psychiques ou spirituels latents dans l'homme ?

Réponse. — Cela doit se faire aussi par la publication, lorsqu'il n'est pas possible de donner des cours ou des enseignements personnels. Notre devoir est d'éveiller les intuitions spirituelles de l'homme, et de réagir contre la bigoterie, sous toutes ses formes, après en avoir fait une investigation soigneuse et avoir prouvé son manque de raison, qu'elle soit religieuse, scientifique ou sociale, et surtout lorsqu'elle prend l'apparence de l'*hypocrisie*, soit comme sectarisme religieux, soit comme croyance aux miracles ou au surnaturel. Nous devons chercher à obtenir la *connaissance* des

lois de la nature, pour la répandre, et à encourager l'étude de ces lois si mal comprises de nos jours, des sciences dites occultes; étude qui sera *basée sur la vraie connaissance de la nature*, au lieu de dépendre, comme à présent, *de croyances superstitieuses fondées sur l'autorité des autres et sur la foi aveugle*. Quelque fantastiques que nous paraissent souvent les légendes et les traditions populaires, on peut y découvrir, lorsqu'elles sont examinées à fond, des secrets importants de la nature, perdus depuis longtemps. Et la Société se propose de poursuivre cette ligne de recherche, dans l'espoir d'élargir le champ d'observation scientifique et philosophique.

De la sainteté du serment.

Question. — La Société a-t-elle son système de morale?

Réponse. — Les principes de morale de la Société sont à la portée de chaque personne disposée à les suivre; ils forment l'esprit et l'essence même de la morale humaine et ont été puisés aux enseignements de tous les grands réformateurs du Monde. Vous trouverez donc représentés Confucius et Zoroastre, Lao-tze et la Bhagavad Gita, les préceptes de Gautama Bouddha et de Jésus de Nazareth, ceux de Killèl et de son école, ainsi que ceux de Pythagore, de Socrate, de Platon, et de leurs écoles.

Question. — Les membres de votre Société s'en tien-

nent-ils à ces préceptes? J'ai entendu dire qu'il y a parmi eux des querelles et de grands désaccords.

Réponse. — Et ce n'est que naturel ; car si cette réforme peut être appelée nouvelle, sous son apparence actuelle, les hommes et les femmes à réformer sont toujours les mêmes créatures humaines et pécheresses. Nous avons déjà dit que les vrais membres *travailleurs* sont peu nombreux ; mais il y a beaucoup de personnes sincères, bien disposées, qui font de leur mieux pour réaliser dans leur vie, avec leur propre idéal, celui de la Société. Il est de notre devoir d'encourager chaque membre à se perfectionner intellectuellement, moralement et spirituellement ; et non point de blâmer ceux qui n'y réussissent pas. Nous n'avons, franchement, aucun droit de refuser l'admission à la Société, et tout spécialement à la Section Esotérique, dont il est dit que « celui qui y entre, est né de nouveau. » Mais, si un membre, malgré le serment sacré qu'il a prêté sur sa parole d'honneur et au nom de son *Moi* immortel, s'obstine, après cette nouvelle naissance, et avec l'homme nouveau qui doit en résulter, à conserver les vices ou les défauts de son ancienne vie et à leur obéir dans le sein même de la Société, il va sans dire que très probablement on le priera de renoncer à son titre de membre et de se retirer ; ou, s'il refuse, il sera renvoyé. Nous avons, pour les circonstances de ce genre, les règles les plus strictes.

Question. — Pourriez-vous en citer quelques-unes ?

Réponse. — Oui. En premier lieu, aucun membre de la Société, exotérique ou ésotérique, n'a le droit de for-

cer un autre membre à adopter ses opinions personnelles.

« Il est interdit *aux agents de la Société mère* de témoigner en public, soit en parole soit en action, quelque préférence ou quelque hostilité pour l'une ou l'autre section, religieuse ou philosophique. Tous ont également le droit de voir les traits essentiels de leur croyance religieuse exposés devant le tribunal d'un monde impartial. Et aucun agent de la Société n'a le droit, en sa qualité d'agent, de prêcher, à une réunion de membres, ses vues et ses croyances sectaires, à moins que son auditoire ne soit composé de ses coreligionnaires. Quiconque, après avoir été sérieusement averti, continuera d'enfreindre cette loi, sera provisoirement démissionné ou bien expulsé. » Voilà ce qui concerne une des fautes qui peuvent se rencontrer dans la Société en général. Quant à la section intérieure, appelée actuellement, section *Esotérique*, dès 1660, on a résolu et adopté la règle suivante. Aucun membre n'emploiera, dans un but égoïste, ce qui peut lui être communiqué par un membre de la première section (à présent un « degré » plus élevé); l'infraction à cette règle sera punie par l'expulsion. » Du reste, maintenant, avant de recevoir aucune communication de ce genre, le postulant doit prêter le serment solennel de ne jamais l'employer dans un but égoïste, et de ne révéler aucune des choses qui lui sont confiées, que lorsqu'il sera autorisé à le faire.

Question. — Mais, enfin, un homme renvoyé ou forcé de se retirer de la section, est-il libre de révéler les

choses qui lui ont été enseignées ou d'enfreindre l'une ou l'autre clause du serment qu'il a prêté?

Réponse. — Non, certes. Le fait de se retirer ou d'être renvoyé, l'affranchit seulement de l'obligation d'obéir à son instructeur, et de prendre une part active à l'œuvre de la Société, mais ne le libère nullement de la promesse sacrée de garder les secrets qui lui ont été confiés.

Question. — Mais est-ce juste et raisonnable cela?

Réponse. — Sans aucun doute. Tout homme et toute femme, possédant le moindre sentiment d'honneur, comprendra qu'un serment de silence prêté sur sa *parole d'honneur*, et ce qui plus est, à son Moi Supérieur, le Dieu caché en nous, doit lier jusqu'à la mort. Et bien que, ayant quitté la Section et la Société, aucun homme, aucune femme d'honneur, ne songera à attaquer une Association à laquelle il ou elle s'est liée de la sorte.

Question. — Mais n'est-ce pas trop exiger?

Réponse. — Peut-être, d'après les vues peu élevées du temps présent et de la moralité actuelle. Mais pour quoi le *serment*, s'il n'a pas toute la valeur que nous lui reconnaissons? Comment songer à communiquer des connaissances secrètes à un homme qui a pleine liberté de s'affranchir, quand bon lui semblera, des obligations qu'il a prises sur lui? Et si des serments comme celui-ci ne liaient pas réellement, où seraient la sécurité, la confiance, la foi, qui doivent pourtant exister entre les hommes? Croyez-le bien, la loi de la rétribution (Karma) ne manquerait pas de surprendre, même en ce monde physique, aussi promptement que le mé-

pris de tout homme d'honneur, celui qui aurait ainsi violé son serment. Le « Path » de New-York que nous venons de citer à ce sujet, dit très bien :

« Un serment prêté est irrévocable, dans le monde moral et dans le monde occulte, à la fois. L'ayant « violé une fois et ayant été punis, nous ne sommes « pourtant pas dans le droit de le violer de nouveau ; « et aussi longtemps que nous le ferons, le puissant le- « vier de la loi (de Karma) retombera sur nous. »

Le Path, juillet 1889.

H. P. BLAVATSKI.

Traduit de l'anglais, par M^{me} H. de Neufville (M.S.T.)

(A suivre.)

LETTRES SUR LA THÉOSOPHIE

A UNE COMMENÇANTE

(Suite.)

Paris, juillet 1886.

Le mouvement s'accroît, bien qu'en dehors de ceux qui en devraient être les agents officiels. Ce n'est pas sans peine que nous arrivons à quelque chose. A chaque pas en avant, c'est un obstacle qu'il faut renverser ou tourner. Ceci n'a rien d'étonnant, puisque *l'ennemi* a des

intelligences dans la branche officielle française, qu'il sait tout ce qui s'y passe, et agit en conséquence.

Le plan était celui-ci : ou réduire les branches à l'immobilité, en neutraliser les éléments actifs ; ou, si ces derniers regimbaient, provoquer de nouvelles scissions, de nouvelles discussions de personnes, de nouveaux scandales. C'est raté ! pour le moment, mais il faut toujours se tenir sur le qui vive.

Pour moi, il serait bon de s'organiser physiologiquement, d'après le système ésotérique. Pour le recrutement du noyau attractif, pas d'autres conditions que l'épreuve dans le temps et l'espace, et la hiérarchie basée sur le même fondement. C'est long, mais c'est sûr. D'autant plus qu'en attendant, nous avons la propagande générale, qui ne comporte aucune restriction, comme réglementation, sûr moyen de dépister nos ennemis qui ne sauront plus où frapper.

Le centre libre de cette propagande sera l'ancien *Anti-Matérialiste*, qui va prendre, dès septembre, le nom de *Revue des hautes études*. Titre aussi exact que peu mystique, et qui nous débarrasse de toute la séquelle des hallucinés.

D'ailleurs, nulle réglementation pour les adhérents à l'œuvre de propagande générale. Tous sont appelés, chacun fait ce qu'il veut. Simple avis de se grouper autour de la Revue, afin d'avoir un point de ralliement ; mais plus l'action sera éparpillée, insaisissable, impersonnelle, mieux cela vaudra.

Que nos ennemis épuisent dorénavant leurs cervelles et leurs monacos ! Ils ne pourront jamais s'introduire

dans notre groupe occulte, qui, d'ailleurs, n'existe encore que virtuellement. Quant à agir sur notre groupement ouvert et libre ; leurs bras sont encore trop courts, l'intrigue et la trahison échouent, là où il n'y a d'autre direction que celle de l'impersonnelle autorité du vrai.

Guyot-Ville, 1^{er} novembre 1886.

Je vais essayer ici de répondre à votre lettre, avec tous les développements qu'elle comporte. Je commence donc à examiner vos réflexions succinctement et dans l'ordre où elles m'ont frappé.

1° *En bloc*, je suis entièrement de votre avis concernant les livres de Saint-Yves et surtout de Drumond.

Pour Saint-Yves, si vous vous souvenez de nos conversations à Paris, vous savez que je partage entièrement votre opinion sur ce dernier, bien qu'elle soit un peu sévère, peut-être.

Toutefois, je lui pardonnerais plutôt son amour de la Théocratie —, car ce n'est qu'un mot, après tout, et en pratique il s'agirait de bien définir la chose —, que sa donnée rétrograde de la famille. C'est là, suivant moi, le grand défaut de son ouvrage. Son pape est le couronnement de l'édifice, mais la famille est la molécule sociale, la base de tout. On peut flanquer un pape dehors, mais une Société pervertie jusque dans sa cellule initiale est à peu près irréfutablement condamnée à périr, sans remède possible.

Oui, son livre est une sorte de plan de campagne à l'usage de l'intellectualité juive, ou plutôt, comme il le dit, Judéo-chrétienne.

Saint-Yves accorde une grande importance à l'élément juif, parce qu'il le suppose plus cohérent, constituant déjà une sorte d'organisme. L'élément le plus spécialement chrétien, quoique l'emportant par le nombre, vient au second plan, pour le moment, parce qu'il se compose d'unités isolées.

Mais l'énorme différence qui existe, à mon avis, entre les *Missions* et la *France juive*, c'est que les premières ont justement pour fin de provoquer une organisation analogue, dans un but général, à celle dont la seconde est le *produit et l'indice*.

Ce ne sont pas les lettrés juifs qui ont fait publier les *Missions* (je ne dis pas que beaucoup d'entre eux ne les ont pas inspirés.) Les *Missions*, au contraire, ont été publiées pour engager, encourager, les lettrés et les riches, écœurés de leur puissance bête, à s'organiser d'après le modèle proposé, et à poursuivre un but digne des plus hautes aspirations.

Tel est mon avis, basé non seulement sur une longue étude des *Missions*, sur toutes mes données générales à ce sujet, mais encore sur mes conversations particulières avec Saint-Yves.

Je crois qu'il a lancé un simple ballon d'essai ; et il m'a paru très désillusionné sur l'influence immédiate possible de ses enseignements : ce qui n'aurait pas eu lieu, je crois, s'il était le porte-parole d'une association active, ou si son œuvre était une simple tentative de propagande gnotique, comme je le supposais tout d'abord.

Si l'hypothèse est juste, je m'étonne même de la naï-

veté d'un homme si éminent. Avoir pu compter sur les sommités juives de la science et de la finance pour une œuvre qui exige (quelqu'ambitieux qu'en puisse être le mobile), le détachement absolu de tous les intérêts mesquins de ce monde ! A ce point de vue, j'avoue que les jésuites sont à mille coudées au-dessus des futurs initiés de Saint-Yves.

Telle est ma manière de voir sur le but réel des *Missions*.

Quant aux théories de Saint-Yves, à ses conceptions, à ses tendances, je ne l'ai d'ailleurs pas caché à Saint-Yves lui-même, vous avez déjà connaissance de ma façon de voir, et je l'ai résumée dans une publication parue dans deux Revues et en brochure. Là, j'ai signalé les plus pernicioeux de ses errements : « la reconstitution de l'ancienne cellule familiale et le respect outré de la tradition, cause principale de l'immobilisme chinois. »

Je m'associe volontiers à toutes les autres critiques formulées par vous, sauf à une que je ne crois pas suffisamment justifiée. C'est l'intention de soumettre l'Orient par les armes.

Bien que l'intention de constituer la synthèse en dehors de la coopération bien légitime des Orientaux (Hindous, Thibétains et Chinois éclairés) soit, sinon formulée, du moins insinuée, en dépit de quelques politesses banales, je ne vois rien ou ne me rappelle rien qui puisse vous autoriser à accuser l'auteur d'un projet aussi atroce.

Vous objectez l'armée, dont il veut conserver les états majors et les cadres permanents. Hélas ! la monarchie ou

tout autre gouvernement mondial pacifique et intellectuel, ne me semble malheureusement pas prêt à s'établir, de quelque façon que ce soit. Mais, si une bonne fée venait, aujourd'hui, l'établir d'un coup de baguette, pensez-vous qu'il pourrait résister à l'assaut de toute la ménagerie des instincts, autrement que par la force ? En attendant, du moins, qu'une longue adaptation ait changé les tendances brutales de la plupart des hommes.

A plusieurs reprises et dans maints passages, Saint Yves proclame bien haut que sa Synarchie réprouve tout emploi de la force, sauf pour « lier à la paix, » les brutalités déchainées.

Que les choses se passent autrement, le jour où son idéal serait réalisé, c'est une autre affaire ; et la pratique tient rarement toutes les promesses de la théorie. Mais je ne crois pas qu'on puisse l'accuser, en ce moment, d'après son livre, de vouloir conquérir l'Orient et lui imposer ses doctrines, au cas où les peuples de ce pays préféreraient s'organiser pacifiquement, suivant un idéal que, pour ma part, j'ai depuis longtemps reconnu comme supérieur.

Maintenant, pour conclure, après avoir pesé le pour et le contre, j'avouerai que, dans l'état actuel des esprits et des choses, en Europe, après avoir vu ce que j'ai vu, depuis l'âge de conscience, et après avoir subi dans la sphère de l'idéal appliqué, bien des déceptions, j'accepterais, avec une certaine joie, si l'application en était possible, l'organisation de la Synarchie dans le monde dit chrétien. — Et cela, avec toutes les imperfections réelles ou supposées de la chose, même avec la molécule familiale

— (incompatible pourtant pour moi avec tout progrès) ; mais je fais une hypothèse, il faut m'accorder l'impossible ; car j'accorderais encore davantage pour obtenir les quatre points suivants : fédération de tous les peuples, arbitrage universel, constitution d'une synthèse scientifique, empirisme gouvernemental remplacé par une sociologie même défectueuse.

Je crois que nous n'avons pas été assez gâtés, en fait de progrès, depuis que nous luttons, pour dédaigner ces quatre pas en avant, fût-ce au prix des concessions les plus dures. M'objecterez-vous que ces concessions : la famille, la tradition, la religiosité, etc., empêcheraient justement la réalisation des quatre progrès ci-dessus ? Je vous l'accorde, mais là n'est pas la question ; j'ai supposé que, par impossible, les choses se passeraient ainsi, et, dans cette seule supposition, je concéderais n'importe quoi.

Pour Saint Yves, ses opinions rétrogrades, au point de vue purement social, l'empêchent de comprendre la corrélation qui existe entre des abus qu'il déplore et des préjugés qu'il chérit.

En résumé, je ne crois pas devoir modifier d'un iota, malgré ma connaissance plus grande du but de Saint-Yves, l'opinion que j'ai formulée, après une première lecture.

Ce livre est précieux par les renseignements qu'il fournit et par *les idées qu'il suggère*. Quant aux idées et opinions exprimées par l'auteur, elles sont, presque sans exception, mauvaises et réactionnaires, au premier chef.

2° Pour le livre de Drumond, je partage votre opinion en bloc et dans les détails. Oui, c'est là l'œuvre de la compagnie de Jésus. Oui, c'est une répartie contre le livre de Saint-Yves. Les jésuites savent bien que ce livre est un simple ballon d'essai ; ils savent bien que les rares érudits juifs, qui sont encore unis autour d'un maigre foyer intellectuel, sont incapables d'en réaliser les aspirations, et encore moins les gros financiers. Ils savent bien que, chez les chrétiens émancipés, nul lien intellectuel ou moral n'existe encore. Mais la renaissance de la gnose les épouvante tellement, qu'ils ont cru devoir prendre leurs précautions et essayer de neutraliser tout d'abord l'élément juif (moins redoutable en bloc que les Aryens, mais possédant déjà un centre d'attraction), en inquiétant la race entière sur ses biens et sur sa vie.

Il ne s'agit plus, cette fois, d'une synthèse sociale répondant en majeure partie à nos aspirations, bien que l'auteur la fasse reposer sur des bases peu solides. Il s'agit bel et bien d'une nouvelle et plus parfaite incarnation du Nemrodisme, de la bête, ou plutôt du vampirisme clérical, qui dévore les corps et les intelligences.

Il n'y a plus besoin, pour constater l'apparition des monstruosité qui nous révoltent, d'imaginer ce que les théories en question produiraient dans la pratique ; il n'y a pas besoin de se creuser la tête, pour chercher les sous-entendus, ni de faire des suppositions. Le but est clair : domination universelle d'un dogme quelconque, dont les prêtres seront les seuls interprètes ; compression de toutes pensées indépendantes. Le tout obtenu

au moyen du massacre et du pillage. J'ai admiré avec vous le parfait sans gêne avec lequel l'auteur fouaille les monarques, les prétendants et leurs adhérents. J'ai admiré surtout la sagacité avec laquelle il flétrit l'Église, pour avoir coopéré aux massacres de 1871. Il était, en effet, si aisé, au clergé, de se créer, à ce triste moment, une popularité inattaquable, en faisant semblant d'intervenir entre les tueurs et leurs victimes. On n'en aurait fusillé guère moins ; la réaction n'en eût été que plus violente, et l'Église qui la dirige aurait augmenté et conservé sur les masses une influence qu'elle a bêtement perdue.

J'ai constaté aussi les tendances prétendues socialistes de l'auteur. Certes, il se fiche pas mal des intérêts bourgeois ; il voit autrement loin, et ne se gênerait pas, en cas de besoin, pour tailler en plein drap.

Mais son socialisme ne s'élève pas au-dessus de la simple Jacquerie pour les besoins de sa cause cléricale.

Il n'admet pas, comme Saint-Yves, ce qui peut faire beaucoup pardonner à ce dernier, que le gouvernement des sociétés et des hommes est une science inductive, expérimentale et déductive, comme toutes les autres.

Nul, moins que moi, ne se soucie des écus, des billets et des coffres de la bancocratie judaïque, oh non. Qu'un habile grinche dévalise Rotschild, et je rirai du bon tour ; mais je ne reconnaitrai néanmoins pas, pour si peu, le dit grinche comme un coreligionnaire.

Les *Missions*, en somme, répondent à nos aspirations, au moins comme tendances ; de plus, leur lecture est éminemment suggestive, tandis que la *France Juive* est

l'œuvre du Nemrodisme, sous sa nouvelle et terrible forme. J'y flaire tout ce qui me fait horreur, tout ce que je hais.

Quant à la semitophobie, je ne veux pas discuter sur ce point avec vous, ce serait, je suppose, inutile. A quoi bon répéter ce que chacun sait, que tel ou tel industriel rapace et que tel ou tel financier ou usurier sont chrétiens, que des Juifs ont été fusillés pour la sociale, et que là où *les Juifs peuplent réellement*, comme à Alger, il existe chez eux un prolétariat plus misérable et plus exploité, parce qu'il est plus ignorant que le nôtre.

Je ne veux faire qu'une objection à la semitophobie et la voici : Est-ce à l'époque où l'on parle de ramener les criminels (assassins, voleurs, parricides, vampires même), à l'humanité, par un traitement approprié, au lieu de les supprimer et de les punir nettement et sans profit ; est-ce à l'époque où l'on a enfin arraché la barrière chrétienne entre l'homme et la nature animale, végétale, minérale, qu'il convient de discuter seulement sur la suppression ou la mise en interdit d'une race en bloc ?

Pour la Revue des hautes études ??? croyez bien que je souffre comme vous de la tournure qu'elle prend ; et si j'ai blâmé, au premier moment, votre peu de patience et la vivacité que vous avez mise à la refuser, je ne peux m'empêcher de reconnaître qu'une demi-douzaine de correspondants, aussi décidés et énergiques que vous, aurait sauvé la situation. en faisant ouvrir les yeux au directeur, qui se laisse empaumer de bonne foi.

Je crois encore maintenant que nous sommes dans

un cycle mineur, au même niveau que les contemporains de l'empereur Julien. Une société moulée par le christianisme se meurt ; l'humanité va adopter une nouvelle formule sociale et religieuse, et le combat s'engage entre les humanitaires et les rétrogrades. Comme sous l'empire romain, les savants ou lettrés épicuriens penchent du côté du progrès, ne fût-ce que par pure délicatesse sensuelle ; mais leur sépticisme en fait de piètres soldats, et, comme alors, les gnostiques tiendront l'étendard de l'humanité. Comme alors, quand les rétrogrades auront perdu tout espoir de sauver les vieilles formes sociales, ils se rallieront à la pire des doctrines nouvelles, à la plus absurde, la plus agnostique, la plus rétrograde, et, pour sauver leur autorité, ils donneront la civilisation à détruire aux masses agnostiques ; de nouveau, ils s'allieront avec les barbares contre tout ce qui éclaire, contre tout ce qui pense.

Réfléchissez aux analogies historiques ; rappelez-vous que l'intervalle entre les deux périodes ¹ correspond à un petit cycle ; examinez les nombreux rapports qu'elles présentent. Ajoutez à tout cela l'étrange position que prennent les jésuites inspireurs de Drunond,

¹ Le petit cycle, (environ 1.500,) est déjà confirmé par l'expérience historique ; c'est à peu près la période comprise entre la renaissance orphique et la renaissance gnostique (avortée hélas !) ; sous le bas empire. En remontant d'un petit cycle, avant Orphée, on rencontre les débuts du Césarisme babylonien, qui constitue la pire civilisation connue. Si l'on tient compte de la loi d'alternance, faisant dans le progrès même succéder l'autocratie à la liberté, on a tout lieu d'espérer pour l'avenir. Ex : Cycles connus : « 1^o Babylorien autocrate, orphique libéral, chrétien autocrate, avenir libéral.

comme vous l'avez fort bien deviné vous-même.

Il est donc bien naturel, dans une situation semblable, de considérer le groupement, l'union des forces gnostiques, comme la tâche la plus urgente, et la conciliation, la tolérance vis-à-vis de ses coreligionnaires, comme le devoir le plus sacré ! C'est grâce à l'éparpillement des sectes et des écoles que l'agnosticisme chrétien a autrefois triomphé, il ne faut pas retomber dans les fautes de nos prédécesseurs.

Voilà pourquoi j'étais décidé à tolérer tout pour assurer une concentration importante de nos forces ; — tout, sauf le passage à l'ennemi, cela va sans dire.

Contrairement à vous, je pensais que mieux valait une réussite médiocre que rien du tout. Aussi avais-je toléré les « voix d'outre-tombe, » malgré leur caractère insolemment anti-scientifique. Admettons encore le spiritisme comme recherche empirique, soit. Mais ne proclamons pas, en tête même, des à priori en apparence absurdes et en réalité arbitraires.

Les tendances néo-chrétiennes de certains articles me plaisent encore moins, car « le christianisme ésotérique » était admissible sous le bas-empire Romain, il ne l'est plus aujourd'hui. Ce n'est pas moi, ni vous qui l'avons tué, mais bien l'Eglise elle-même. S'il vivait encore, s'il existait un noyau de penseurs épris de cette forme, je serais le premier à leur ouvrir les rangs. Mais à quoi bon ressusciter une école bien morte, qui ne peut nous apporter aucun adhérent, aucune idée, qu'on ne puisse trouver ailleurs, et dont l'étiquette amènera des confusions dont nos pires ennemis sauront bien profiter ?

Oui, mais si je pousse la tolérance, (la bêtise diriez-vous, vous), jusqu'à admettre dans nos rangs la forme même chrétienne de l'ésotérisme, je ne vais pas jusqu'à admettre le christianisme exotérique et dogmatique. Et cela, non plus seulement dans un article, mais dans le programme de la Revue, et sous la plume d'un homme qui paraît en avoir usurpé la direction.

Mais je ne veux pas vous entretenir plus longtemps sur toutes mes intentions tolérantes et conciliatrices, cela vous ferait trop enrager, et vous seriez capable de nous appeler ramollis, comme si vous saviez que tout cela va aboutir à un fiasco complet. Du reste, je m'y attends.

— C'est fait, la Revue est morte et bien morte, et sa succession ne peut être acceptée par nous, car, au lieu de s'élever au-dessus du plan de l'*Anti-matérialiste*, on l'a menée dans les bas fonds de l'obscurantisme.

Mais tout semble s'arranger pour le mieux, en dépit des obstacles les plus graves. La Revue souillée va cesser de paraître, après le numéro 6. Ses abonnés, ses rédacteurs et ses adhérents théosophiques, passent au : *Lotus, revue des hautes études théosophiques*, qui paraîtra, le mois suivant, avec un format double.

D'autre part, en présence des adhésions croissantes, il est urgent de déployer le drapeau et de fonder une vraie branche. Nous en avons d'ailleurs les éléments. Vous voyez qu'en somme, le hasard a mieux manœuvré que moi, et qu'il a réparé les suites désastreuses de mon excès de confiance.

J'espère que vous lirez ma prose dans le n° 1 du « Lotus ». Je n'ai pas de motif pour conserver la vague méfiance qui, pour la *Revue des hautes études*, me fit attendre la lecture du programme.

Le Lotus, de par son titre même, se compromet pour la Théosophie, et j'espère que, lui, ne répudiera pas l'Orient.

Car, à part quelques détails, qui, au fond, étaient insignifiants, n'est-il pas bizarre que trois obstacles échelonnés successivement contre notre entreprise (et elle en est morte), aient tendu tous trois au même but : *la rupture avec l'Orient*.

Nos pires ennemis, les catholiques, les réactionnaires même, consentent à faire des recherches sur l'occulte, la kabale, etc., mais ils sont tous d'accord pour proscrire l'Orient. Nul d'entre eux n'en veut entendre parler, pas même ceux qui exploitent, cependant, pour leur campagne contre l'Orient, leur titre de présidente de la T. S.

Quoi qu'il en soit, et fétichisme à part, c'est d'Orient que nous vient la vraie lumière. Il peut y avoir des yeux éclairés partout ; mais, jusqu'à présent, c'est de là-bas que me sont venues les grandes idées génératrices, dont nos mille théories occidentales ne sont que des reflets.

Ce n'est pas une raison pour s'abandonner complètement et s'incliner servilement devant l'infailibilité des maîtres d'Orient ; eux-mêmes le disent assez haut, contrairement aux us et coutumes de leurs reflets d'Occident.

Mais on doit constater la vérité, et jusqu'à nouvel ordre, leur *immense supériorité, surtout morale*, m'a toujours crevé les yeux.

Et puis, pour moi, je ne puis oublier que ce sont les doctrines orientales qui m'ont seules bien fait comprendre que cette humanité, que j'aimais tant, je pouvais l'adorer à mon aise.

Au moyen de leurs lumineuses explications, j'ai pu abandonner radicalement l'idée que conserve encore, malgré soi, tout cerveau européen, d'un Dieu personnel, et j'ai enfin bien compris que chacune de ces parties isolées qu'on appelle un homme, est appelée, est attirée à se réunir au foyer collectif des particules divines, pour former, entretenir, devenir Dieu.

L. DRAMARD.

(à suivre.)

ÉTUDE SUR L'INDE

Bien des livres déjà ont été écrits sur l'Inde, et combien encore ce pays nous est peu connu.

Pourtant, la moindre information le concernant nous est de la plus grande valeur, par le large champ qu'elle ouvre aux facultés discursives de quiconque peut penser et sait raisonner.

De Marco-Polo ¹ qui, nous dit M. Joucaux, est le premier qui a vraiment fait connaître la Haute Asie, jusqu'à Jaccolliot, il y a loin.

Et tous ces voyageurs, ces écrivains, ces traducteurs, ces sanscritistes et Thibétistes occidentaux, avec leurs précieux documents, qui ont déjà fait tant de bien, n'ont pu avoir forcément avec l'Inde qu'un contact matériel, et plus ou moins superficiel.

Que serait-ce, si, mis sur la voie par les pionniers, on continuait les recherches d'une façon toute particulière sur un terrain nouveau ?

Que serait-ce, si, par la lecture de certains livres encore indéchiffrés, ou arrivait à pénétrer profondément dans l'âme du vieux continent ? Quel bien n'en ressentirait-on pas, tous : Orientaux désorientés, et Occidentaux cherchant une boussole ?

Le bon effet de l'union entre l'orient et l'occident, dans le but de faire une étude approfondie des vieilles littératures, se fait déjà sentir.

La Bibliothèque de la Société Théosophique à Adyar, due aux efforts du Président de cette Société, le colonel Olcott, contient actuellement des masses de manuscrits précieux.

¹ Marco-Polo part de Venise vers 1272, avec son père qu'il accompagnait, jouit d'une grande faveur près de l'empereur des Mongols, Koubilai, qui l'employa dans les ambassades et dans les affaires importantes. Il avait appris à parler et à écrire les quatre langues usitées chez les Mongols et leurs voisins. Probablement, avec le Mongol, le Mandchou, le Chinois, le Thibétain.

JOUCAUX, *membre de la section asiatique de Paris.*

Ainsi, signe des temps, le fondateur est un Américain, un Occidental extrême, et le premier Conservateur de cette bibliothèque est un savant Oriental, le Pandit Bashyacharya qui, comme don de bienvenue, offrit à la bibliothèque « sa rare collection de vieux manuscrits sanscrits et autres. »

« Quand on saura, ajoute l'écrivain du Théosophist, que certains « Brahmes indifférents, démoralisés complètement, sans doute, par la civilisation occidentale, ont jeté à la rivière, comme un encombrement, des charretées de manuscrits, et que ces « familles de Pandits en ont vendu à la livre, on comprendra qu'on ne peut jamais assez reconnaître la valeur des tentatives faites en vue de sauver des collections si précieuses. »

Mais la bibliothèque d'Adyar vaut la peine qu'on s'y arrête plus longtemps ; nous reviendrons bientôt, avec plus amples détails, parler des trésors qu'amasse, là-bas, la Société Théosophique.

Entrant de plus en plus dans l'esprit large et élevé des fondateurs de cette Société, nous irons de l'occident à l'orient, et vice versa, empruntant aux uns, comparant aux autres. Au moyen des auteurs anciens et modernes ¹, occidentaux ou orientaux, nous essaierons d'arriver à connaître quelque chose de plus de ces antiques civilisations qui avaient une langue écrite et chif-

¹ La Loge Blawatsky, de Londres, recommande la lecture des livres traduits en anglais : « La femme dans l'Inde » de Jaccoliot ; « l'Initiation et les Sciences occultes, dans l'Inde, » du même auteur.

frée, une littérature sacrée, et une littérature profane, une science ésotérique et exotérique, alors que des hommes de certaines contrées de l'Europe n'avaient pour tout langage que des cris encore inarticulés.

Aujourd'hui, nous ferons une tournée au « pays des merveilles », avec l'abbé Dubois.

Mais, à part les bibliophiles et ceux que les études sur l'orient intéressent particulièrement, qui, aujourd'hui, connaît l'abbé Dubois et son travail ?

Dans ce siècle de vapeur et d'électricité, où les livres succèdent aux livres, où on lit, en général, *ce qui vous tombe sous la main*, où on dévore un roman en deux heures, sans se donner la peine de le déguster, peut-être par assurance instinctive de son insipidité et de sa débilitation, un ouvrage quel qu'il soit, édité dans le premier quart de notre siècle, nous semble tout à fait d'un autre âge.

Et songez donc, ce livre est très ancien ; une traduction anglaise en fut d'abord faite et imprimée à Londres, d'après le manuscrit même, en 1816, et il ne parut en France qu'en 1825, avec l'autorisation *fleurdelisée* du Roy.

« Aucune lecture, — dit un moraliste, — n'est indifférente ; un livre nous apporte ou nous enlève tous les jours quelque chose. »

Le livre de l'abbé Dubois, intitulé : « Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde, » peut être rangé, comme tout ce qui vient de l'Inde, du reste, dans la catégorie de ces ouvrages suggestifs qui font penser, et qui, par conséquent, sont utiles.

Et l'abbé Dubois ne s'occupe guère que de l'Inde Brahmanique décadente.

La littérature sacrée dont il nous donne quelques échantillons, dans les invocations journalières des Brahmes, est pour lui, naturellement, plus que lettre morte, et pour cause.

De ce que nous avons appelé plus volontiers, en France, la science ésotérique hindoue, et dont l'étude raisonnée, approfondie, est un des principaux buts de la grande association Américaine, Asiatique et Européenne Théosophique, il n'en connaît pas le premier mot.

Il ne soupçonne même pas une âme sous le corps de doctrine, aux nombreuses faces si diverses et si bizarres, corps de doctrine qu'il a si bien décrit.

Certains auteurs Occidentaux anciens ont été un peu plus intuitifs que lui, bien que plus égarés. Dans la multitude de Brahma, de Siva, de Vichnou, avec leurs milliers de femmes, de têtes, de bras ; dans les *Men-trams*, les locas (lieux), où vont et d'où reviennent des âmes *Mortelles* ; dans l'enfant embrassant son gros orteil, ou dans le serpent qui mord sa queue ; dans ce fouillis d'images, de signes, de symboles, de lignes géométriques de tout s sortes, ils ont pressenti quelque chose.

Comme Abraham Roger, par exemple, perdu dans les « Mers de lait », « de crème », « de beurre, » sentant la personnalité se fondre, disparaître, presque s'échapper au milieu de tous ces gens qui vont et viennent, vivent, sans se servir du pronom *je* ou *moi*, parlent d'eux-mêmes, en quelque sorte, comme d'une collectivité, et

disent : je suis Brahma, il est Brahma, nous sommes Brahma etc ; — comme Abraham Roger, plusieurs se sont écriés : — pour sûr, là, il y a quelque chose.

Notre abbé ne voit rien, lui, ou presque rien. Renseigné par quelques Brahmes avec lesquels, cas rare pour le moment, il est en très bonne relation, ces derniers, ou étaient aussi ignorants que lui sur le sens ésotérique de leurs pratiques et de leurs doctrines, ou, plus instruits, n'auraient certainement pas découvert la moindre chose concernant le sujet, à un Européen grossier, — fût-il leur ami, — qui porte des perruques, met des bottes de cuir, mange de la vache, boit des liqueurs fermentées, se mouche ou crache dans un mouchoir et met le tout dans sa poche etc. ¹ ; à l'Européen lourd, épais, incomplet, qui ne sait pas seulement sentir ce qu'il y a de terrible ou de doux, de sain ou de malsain, pour le corps et l'âme, dans l'atmosphère, ou *aura*, de certaines plantes, bêtes ou gens.

Si, des extraits, pris ici et là, de notre auteur, nous récoltons quoi que ce soit, nous pouvons être sûrs de ce que nous aurons acquis par notre lecture. Car notre abbé, fuyant la Révolution, s'établissant comme missionnaire au milieu de peuples qu'il appelle païens, idolâtres, et qu'il place bien au-dessous des plus misérables croyants chrétiens, n'est pas tendre pour ces peuples.

En sa qualité de prêtre, par jalousie de métier, sans doute pour ce qui touche aux cultes, aux croyances, aux pratiques, il est naturellement porté à ne tout voir

¹ Mœurs de l'Inde, tome 1^{er}, page 333, Dubois.

que du mauvais côté, et à ne rapporter que le mauvais côté du tout.

Et ceci prouve une fois de plus que quelle que soit l'*Inde dont on s'occupe*, l'Inde esotérique, l'Inde Brahmanique, l'Inde des castes, l'Inde d'aujourd'hui, avec son symbolisme, où Orientaux et Occidentaux se perdent, il y a tant à prendre et à apprendre avec elle que ses plus grands ennemis, les prêtres et les missionnaires d'Europe, écrivant à son sujet, ont fait inconsciemment peut-être les œuvres les plus utiles pour l'avancement de l'esprit humain.

Ainsi, quelque partial qu'il soit, notre abbé d'aujourd'hui est un homme d'esprit ; en outre, il sait observer et écrire, et lorsque le philosophe et l'écrivain dominent le prêtre, lorsque le Brahme d'occident s'oublie pour laisser parler simplement l'homme qui voit, pense et juge, son travail est plein de précieux enseignements et renseignements, et cela en ne sortant pas du domaine de l'intellectualité, où le missionnaire est sur son propre terrain. Là, il sait bien voir. En parlant de la littérature, il commence par nous dire : « Si la littérature de l'Inde « nous était plus connue, on serait tenté de croire « que c'est à elle que l'on a emprunté, de nos jours, « ce style dit *romantique*, que les uns trouvent si beau « et que les autres trouvent si niais. » Puis il donne quelques contes, apologues, fables, qui font mieux entrer dans l'esprit des Hindous, agissant sur ce plan de l'intellectualité, que tout un volume de dissertations et de discussions sur leur littérature courante.

Il nous cite quelques stances morales ou *Nity Slocas*,

extraites au hasard, dit-il, d'un volume qui en contient des quantités.

Au hasard, aussi, citons-en quelques-unes, en exprimant notre regret de ne pouvoir les citer toutes.

Et surtout ne perdons pas de vue que, lorsqu'on rapporte une sentence morale, lorsqu'on s'occupe d'une connaissance, d'une science, d'un art, d'une industrie quelconque, venant de nos ancêtres les Aryens, il faut toujours avoir à l'esprit le temps si éloigné où cette moralité, cette science, cet art, cette industrie, ont vu le jour :

— Un miroir ne sert de rien à un aveugle ; de même la science est inutile à un homme sans jugement.

— Notre mère, c'est la vérité, notre père, la justice ; notre femme, la commisération ; nos amis, la déférence envers les autres ; nos enfants, la clémence.

Environnés d'une telle parenté nous n'avons rien à craindre.

— Il serait plus aisé d'arracher une dent de la gueule d'un crocodile, ou de s'entortiller autour de la tête comme une guirlande de fleurs, un serpent irrité, que de faire changer de sentiment à un ignorant obstiné.

— Les biens temporels sont comme les vagues qui se forment sur l'eau ; la jeunesse se passe comme une ombre ; les richesses disparaissent comme le nuage que le vent emporte. — C'est donc à la Vertu seule qu'il faut consacrer notre attachement.

— Avant que la terre, l'eau, le vent, le feu, Brahma, Vichnou, Siva, le soleil, les étoiles et autres objets

sensibles, existassent, le Dieu unique et éternel, *Swayambou*, celui qui est par lui-même, existait.

— L'orgueil, l'arrogance, ne convient à personne ; la constance, l'humanité, la douceur, la compassion, la vérité, l'amour du prochain, la fidélité conjugale, la bonté, l'obligeance, la propreté, sont les qualités des personnes vraiment vertueuses. Celui qui possède ces dix qualités est un vrai Gourou (maître).

— Le malheur d'un fils, c'est un père qui contracte des dettes ; le malheur d'un père, c'est un fils d'un mauvais naturel ; le malheur d'une femme, c'est un mari infidèle.

— Six choses manquent rarement d'avoir des conséquences fâcheuses ce sont : le service des rois, le vol, l'art de dompter les chevaux, les richesses accumulées, la magie et la colère.

— La science est la santé du corps ; la misère en est le fléau, la gaité le soutient ; la tristesse le fait vieillir.

— De même que le lait nourrit le corps et que l'intempérance cause les maladies ; de même aussi la méditation nourrit l'esprit, tandis que la dissipation l'énerve.

— La fierté est la plus belle qualité d'un éléphant ; la vivacité, la plus belle d'un cheval ; la lune, le plus bel ornement de la nuit ; le soleil, le plus bel ornement du jour ; la propreté, le plus bel ornement d'une maison ; la douceur dans les paroles, le plus bel ornement du discours ; des enfants vertueux, le plus bel ornement des familles ; de même la modestie est le plus bel ornement

ment d'une femme, et la justice, la plus belle qualité des Rois.

— Les grandes rivières, les gros arbres, les plantes salutaires et les personnes vertueuses, ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour l'utilité générale.

— Ainsi que les liqueurs enivrantes gâtent le sens du goût, ainsi un fils de mauvais naturel cause la ruine de toute sa famille. La société des méchants déshonore ceux qui les fréquentent ; l'intérêt rompt les amitiés les mieux cimentées.

— Les faveurs d'une courtisane paraissent d'abord de l'amourtam (ambroisie) ; mais elles se convertissent bientôt en poison ; — l'étude des sciences est pénible dans les commencements, mais elles sont une source de délices, lorsqu'on les a acquises.

— Notre père, c'est celui qui nous nourrit ; notre frère, celui qui nous rend service ; notre ami, celui qui met sa confiance en nous ; nos parents, ceux dont les sentiments s'accordent avec les nôtres.

— Dans les afflictions, la misère et les adversités de la vie, celui-là seul qui nous secourt est notre frère.

— On doit se tenir à une distance de cinq brasses, d'un chariot ; de dix brasses, d'un cheval ; de cent brasses, d'un éléphant. La distance à laquelle il faut se tenir des méchants ne saurait être mesurée.

— Le meilleur des amis, c'est la vertu ; le pire des ennemis, c'est le vice ; la plus cruelle des maladies, le chagrin ; le courage est le soutien de tout.

— Les mouches cherchent les ulcères ; les rois cherchent la guerre ; les méchants cherchent les querelles ;

mais les gens de bien ne cherchent que la tranquillité.

— On ne doit pas se fier au courant d'une rivière, aux griffes ni aux cornes d'un animal, ni aux promesses des rois.

— On peut comparer l'homme vertueux à un gros arbre touffu qui, tandis qu'il est lui-même exposé aux ardeurs du soleil, procure de la fraîcheur aux autres, en les couvrant de son ombrage.

— Quand nous mourrons, l'argent et les bijoux que nous nous sommes donné tant de peine à amasser, durant notre vie, resteront dans la main de nos parents et de nos amis, ne nous accompagneront que jusqu'au bûcher où nos restes seront consumés ; mais nos vertus et nos vices nous suivront partout.

— On connaît un homme courageux à l'instant du danger ; sa femme, lorsqu'on est réduit à la misère ; ses amis, dans l'adversité ; ses parents à l'époque du mariage.

Ne nous ferons-nous pas une idée plus juste du caractère de ces païens et idolâtres, de ces *sauvages*, quand l'abbé, continuant, nous aura dit que, dans la plupart des écoles, on fait apprendre « par cœur aux enfants, ces stances, comme une espèce de catéchisme, « et que, comme elles sont écrites en langue savante, « chaque *Sloca* est accompagné d'une version littérale « en langue vulgaire. »

« Les Indiens, dit encore l'abbé, se plaisent souvent à « citer avec emphase, dans leurs discours, quelques-uns « de ces *Slocas*. J'ai cherché, en les traduisant, à m'é- « carter le moins possible du texte original.

« La difficulté d'exprimer, dans une langue Euro-
« péenne, la force et l'énergie de certaines locutions
« tout à fait propres aux langues Hindoues, fera peut-
« être regarder comme incohérentes quelques-unes de
« ces sentences ; mais ce défaut n'existe pas, lorsqu'on
« les lit dans l'original. »

Ici qu'on nous permette une légère digression ; — que doivent être alors les difficultés de traduction, lorsqu'il s'agit de ces livres sanscrits complètement inconnus de nos Orientalistes, de livres qu'ils n'ont pu déchiffrer, par manque de clef, ou que déchiffrer mal, ou à moitié ? Qu'est-ce alors, lorsqu'il s'agit de redonner, *retraduit de l'anglais en français*, ces vieux idiômes des écoles transhimalayennes, ces anciens traités de science et de sagesse, « gravés sur de minces plaques de métal, rondes ou oblongues, en caractères chiffrés, qui se rapprochent plutôt de l'écriture idéographique que de l'écriture phonétique » ; ou bien encore de reproduire des écrits traitant de la plus haute morale et philosophie, datant des temps les plus reculés, et rédigés au moyen de « *nombres et de Couleurs* » ! ¹

Ne risquons-nous pas, en essayant de faire connaître de si belles et bonnes choses, après tant de traductions et de retraductions, de les défigurer entièrement ? Et ne ressemblons-nous pas, un peu, selon une figure orientale, à quelqu'un qui voudrait faire connaître le parfum d'une rose, par la description de ce parfum.

Certes, il serait plus sûr, pour le but qu'on poursuit,

¹ Madame Blavatsky — Voix du silence.

et plus agréable pour ceux qui s'intéressent à ces grandes questions, de pouvoir sentir soi-même la rose ; mais, puisqu'on ne le peut, il nous semble, et plusieurs seront de notre avis, qu'il vaut encore mieux savoir qu'il y a une rose, qu'elle a un parfum d'une suavité, d'une douceur, d'une délicatesse indescriptibles, que de ne rien savoir du tout.

Aussi, quelles que soient les difficultés de la tâche, nous essaierons tout de même, avec le temps, de pénétrer l'âme de la mère, de faire connaître aux lecteurs du « Lotus » quelque chose des vieilles littératures, de ce vieux livre de *Dzyan*, dont les stances cosmogoniques de la « Doctrine secrète » ont été tirées ; aussi quelque chose du *Livre des Préceptes d'or*, venant de la même série, vieux et premier traité de socialisme intégral.

Mais, pour le moment, redescendons dans l'Inde exotérique et explorée, et continuons notre tournée de reconnaissance, pilotés par l'abbé Dubois.

Arrêtons-nous un instant sur ce chapitre où l'auteur ne peut s'empêcher de noter que, d'après les livres Indiens, les Brahmes, avec lesquels il se rencontre et converse, « diffèrent essentiellement, quant aux principes et « à la conduite, des Brahmes des temps les plus reculés ; » des maîtres ès-sciences à qui nous devons tout.

« Ces derniers étaient des pénitents ¹, des philoso-

¹ Notre auteur ne sait pas assez de l'Inde ésotérique, pour traduire par un autre mot, ou phrase s'il le faut. Pénitent signifie ici tout penseur qui, travaillant à se dégager des empêtements

« phes séparés du monde et entièrement livrés à la culture des sciences, menant une vie contemplative, et pratiquant la vertu.

« Ils ne formaient pas, à cette époque, une tribu tellement intolérante et exclusive que les pénitents d'une caste différente ¹ ne pussent y être initiés par la cérémonie du *dikcha*, ou l'investiture du triple Cor don.

« On voit, dans ces livres, plusieurs exemples de ces invasions. Les mœurs simples, irréprochables, de ces premiers Brahmes, leur mépris des honneurs et des richesses, leur désintéressement, leur perfection morale, et surtout leur extrême sobriété, fixèrent sur eux l'attention des peuples et des rois, et les plus grands princes ne dédaignaient pas de leur rendre des hommages et de leur donner des marques de respect, qu'ils n'auraient pas exigées pour eux-mêmes, de leurs propres sujets.

« Ces philosophes séparés du monde, vivant dans la retraite avec leurs femmes et leurs enfants, multiplient extraordinairement. »

Avis à ceux que trouble et inquiète si fort, en ce moment, la dépopulation de la France.

Si nos dévoués patriotes voulaient essayer du moyen,

de la matière grossière, arrive à délivrer son esprit, et à lui laisser prendre son essor sur le plan intellectuel, moral, puis spirituel.

¹ Si l'abbé Dubois avait pu lire des livres remontant plus haut, il aurait vu que les castes, à un certain moment, n'existaient pas, et qu'elles étaient d'invention relativement récente.

ils n'auraient qu'à méditer sur le genre de vie décrit dans les quelques lignes ci-dessus.

Il ne s'agit pas de célibat, au contraire, mais seulement d'une vie simple, calme, studieuse, et *tempérante*. Il ne s'agit pas de travailler pour arriver à entrer dans un état de Nirvana stupéfiant, mais de se hisser, par toutes sortes d'efforts continus et bien réglés, sur un plan de vie des plus active au point de vue de l'intellectualité, de la moralité et de la spiritualité, et des plus calme quant aux besoins de gloire et d'honneurs, qui nous dévorent, quant à l'amour des richesses qui nous mine. Et puis encore, un rien pour des humanitaires : l'abandon du vin et de la viande.

Ces vieux Hindous, ils ne se contentaient pas du « croissez et multipliez » de l'Écriture, mais biologistes, sociologistes consommés, ils avaient acquis un art de vivre, où l'on croissait naturellement en grâce et en sagesse, et où l'on multipliait facilement en rejetons nombreux, beaux, forts, sains, moraux, intelligents.

N'est-ce pas tentant, et cela ne vaut-il pas l'essai de se priver du bœuf ladre et du vin frelaté?

Impossible de supprimer, que nous sachions, l'observance de *cette dernière clause sine qua non*. Car l'abbé Dubois constate encore que : « bien que les Brahmes actuels aient dégénéré considérablement des vertus de leurs ancêtres, ils conservent une grande partie de leurs usages et de leurs habitudes. Ainsi la vie au village, ou dans les lieux retirés, les ablutions journalières, et surtout leur abstinence scrupuleuse, non seulement de viande et de toute espèce de nourriture

qui a un principe de vie, mais aussi de productions de la terre auxquelles les préjugés et les superstitions ont attaché quelque souillure. »

Préjugés et superstitions, — lisez : que la science et la sagesse des ancêtres avaient, non défendues, mais *classées* parmi les choses contraires au développement des plus hautes facultés et des plus fines énergies de l'homme. Ainsi, entr'autres, tout liquide alcoolique ou fermenté, comme le dit plus loin l'abbé Dubois. Et ce Brahme européen ajoute judicieusement :

« Le système religieux des Brahmes et la Théogonie
« extravagante qu'ils ont propagée dans l'Inde, me pa-
« raissent être les principaux articles sur lesquels
« ils se sont égarés, et qui les placent à une grande
« distance des règles et des préceptes de leurs devan-
« ciers.

« Je suis bien loin de croire que les premiers législa-
« teurs de Indiens aient jamais eu l'idée d'introduire
« une espèce de culte aussi abominable et aussi évi-
« demment absurde que celui qui prévaut à présent
« parmi eux. »

Prenez garde, Monsieur l'abbé, vous crachez en l'air ! car c'est justement ce culte extérieur, dans ses côtés les plus vides, que l'Eglise catholique a copié. Ceci n'est plus à prouver.

« Leur mythologie n'offrit, dans le principe, que des
« objets visibles et matériels, afin que le souvenir en
« pût être mieux conservé parmi les hommes qui pa-
« raissent peu touchés de ce qui ne fait pas une im-
« pression immédiate sur les sens. Mais ce peuple indo-

« lent et superstitieux eut bientôt oublié l'esprit de son
« culte ; il finit par s'attacher uniquement aux objets
« qui lui étaient représentés sous des formes corpo-
« relles. En sorte qu'en peu de temps il eut entièrement
« perdu de vue le souvenir des êtres *intellectuels* dont
« ces objets n'étaient que les images. Mais j'aurai oc-
« casion de revenir sur cette matière. »

Nous aussi, nous y reviendrons avec l'abbé, ou avec d'autres. Mais plutôt avec un prêtre ; c'est plus instructif.

Comme la vue est claire et nette, lorsqu'il s'agit de la paille du voisin ! car notre auteur parle de gens grossiers qui oublient l'esprit de leur culte et ne s'attachent plus qu'à des formes corporelles.

Et nous qui faisons une Vierge Marie en chair et en os, de Maya, la grande illusion, la matière ; d'Isis, la nature, la mère immaculée ; et un Christ non moins charnel et individuel, de l'être supérieur que nous devons faire évoluer de chacun de nous, afin que, par la marche du temps, la belle, la grande, la sainte Humanité soit enfin une vraie collectivité de principes divins !

Outre le culte Brahmanique, il en existe un autre, ajoute l'abbé Dubois, qui, jusqu'à ces derniers temps, n'a été que très peu connu ; c'est celui des *Djeinas*.

« Et si le culte Brahmanique parvint à établir sa domination dans l'Inde, ce ne fut pas sans une vive résistance de la part des Djeinas, qui, après une guerre longue et sanglante, se virent réduits à la dure né-

« cessité de se soumettre aux conditions qui leur furent imposées. »

C'est-à-dire aux conditions de vaincus silencieux ne pouvant plus agir ouvertement pour instruire le peuple, mais travaillant à conserver, au moins, parmi eux aussi pures que possible, la science et les saines traditions du passé¹ ; de vaincus luttant jusqu'à la mort pour garder intacts et sans altération les principes de ce qu'ils considéraient comme « la seule et véritable religion sur la terre, la seule religion primitive de tout le genre » humain ; luttant contre ces Brahmes apostats qui ont inventé un nouveau système de religion, dans lequel on aperçoit à peine un vain fantôme du culte primitif des Hindous.

« J'aurais désiré, dit encore notre missionnaire, faire également connaître « la doctrine des Bouddhistes, « mais je n'ai pu me procurer des documents authentiques sur cette secte. »

Une secte sur laquelle il ne sait rien. Et un peu plus

¹ Nous reviendrons sur cette secte, comme l'appelle Dubois. Ces grands exemples d'attachement opiniâtre à l'esprit de justice et de vérité sont de plus instructifs pour nous qui cherchons aussi à retrouver la voie perdue.

Un Jésus-Christ, seul fils de Dieu, des attributs supérieurs, divins que doivent manifester avec le temps les êtres évolués, les *Chrestos* ou Osiris dont la transformation complète demande des 3000 cycles de vies pour s'accomplir, dit-on. (Voir Isis dévoilée, « Les christ : Notes sur l'ésotériscisme du dogme chrétien de M. l'abbé Rocan. »)

loin il confesse que : « Le culte du Bouddhisme est celui
« d'à peu près la moitié du genre humain. »

Avec les autres sectes et religions, que reste-t-il, alors,
pour ceux qui s'appellent universels, catholiques ?

Enfin, de tous les renseignements souvent contradic-
toires qu'il obtient des Brahmes, au sujet du Bouddhis-
me, de tous les livres qu'il peut déchiffrer, son jugement
lui fait dire que quelles que soient les prétentions res-
pectives des Brahmes, des Bouddhistes et des Djeinas,
concernant l'antiquité de leur religion, et les différents
points de doctrine qui les divisent, il lui paraît très
probable que tous ces dissidents et disputants « ont
« puisé à la même source. »

Oui, monsieur l'abbé, et nous aussi ; mais que de
détours a dû faire le filet qui nous est arrivé ; que de
souillures a-t-il dû recevoir dans son parcours ! Oui,
tous ont puisé à la même source, puisqu'il n'y en a
qu'Une, comme il n'y a qu'un Univers, qu'un Esprit,
qu'un Homme, qu'un Adam, l'Humanité ; — qu'un grand
Tout dont nous sommes une partie.

Tâchons d'y remonter, à cette source unique ; c'est le
seul moyen de nous mettre tous d'accord, de nous ré-
conforter, de sauver nos corps, nos cœurs, nos esprits
fin de siècle.

Pour le Bouddhisme nous ne demanderons rien à
l'abbé Dubois, puisque, faisant en cela bien mieux que
certaines gens qui en parlent à tort et à travers, il nous
dit qu'il n'en parle pas plus longuement « n'ayant pu
« se procurer des documents authentiques sur cette
secte. »

Nous aurons recours à un autre Français, qui a certainement contribué, pour une bonne part, à pousser les esprits à regarder plus attentivement du côté de l'Orient.

CAMILLE LEMAITRE (M. S. T.)

(*A suivre*).

MAGIE BLANCHE ET MAGIE NOIRE

Ces observations nous fournissent la preuve irrécusable que le caractère d'un être est l'essentiel de cet être, que sa forme extérieure n'est qu'une chose secondaire, une chose illusoire, le permanent, la réalité étant un principe tout à fait indépendant de la forme.

Si le caractère d'un individu ne dépendait absolument que de la forme qu'il a héritée et des circonstances au milieu desquelles il fut élevé, tous les frères et sœurs ayant reçu une même éducation devraient toujours pouvoir manifester une même mentalité caractéristique. Mais la différence qui existe si souvent entre les enfants d'un même père et d'une même mère, est si généralement constatée qu'il est inutile de nous appe-

santir d'avantage sur ce fait ; de même sur ce point, que les enfants possèdent des caractéristiques que leurs parents étaient loin de posséder.

Le « caractère » existe donc tout à fait indépendant des conditions extérieures, et ces dernières ne peuvent qu'aider à modifier le premier, mais jamais le créer.

Le meilleur sol ne produira jamais un chêne, si un gland ne se trouve présent dans son sein. Le bacille du choléra ne produira le choléra qu'où la « prédisposition » à cette maladie existe déjà.

Les formes peuvent plus ou moins bien faciliter le développement du caractère, mais elles ne le font pas, et certaines personnes qui, au premier abord, paraissent se ressembler, ont, au fond, une grande divergence d'idées et d'opinions ou de caractère.

Tant que nous ne comprendrons pas bien que ce qui est essentiel dans l'être doué de raison, ou non, est son caractère, nous ne pourrons nous expliquer les différences morales et intellectuelles que manifestent des formes appartenant à une même race, soit animale, soit humaine, formes qui, dans chaque espèce, se ressemblent superficiellement toutes.

Si nous voulons faire quelques pas dans la voie de la vérité, il nous faut bien nous mettre dans l'esprit que la forme n'est qu'une expression extérieure et visible d'un quelque chose d'intérieur et d'invisible qui est le point sérieux dans l'individu, puisqu'il peut survivre à la forme dont il est recouvert, lorsque cette dernière cesse d'exister, et qu'il peut, après un temps plus ou

moins long, revêtir de nouveau une autre forme au moyen de laquelle il manifeste son expression comme auparavant.

Donc la forme qui est tout pour nous, n'est rien en réalité. Les formes meurent, elles disparaissent, et leurs molécules constituées se dissipent et vont ici et là servir à reconstituer d'autres habitations pour l'esprit ; mais le caractère qui habitait ces formes, reste entier et inchangé, et résiste à la dissolution de la mort ; il reste conservé dans la « lumière astrale », comme le souvenir des événements passés auxquels un homme a pris part lui reste dans l'esprit, au moyen des pensées qui doivent leur existence à ces événements, et qui peuvent s'emmagasiner dans sa mémoire.

Ne l'oublions pas, le caractère ne meurt ni ne change, lorsqu'il a laissé la forme ; mais après un temps de repos dans un état subjectif, il se réincorpore de lui-même dans une nouvelle forme ; il renaît au monde objectif, et dans ce corps nouveau il va recommencer une nouvelle expérience de vie, pendant laquelle il aura toutes les opportunités de modifier sa nature, de se développer, de s'élever, de grandir.

Si nous réfléchissons un peu à ce qu'est pour l'être vrai cette période de variation où il entre, à l'heure de sa naissance, nous concluons que ce que nous appelons la vie doit s'appeler la mort, puisque c'est pendant les heures de vie terrestre que l'essence de l'individu, son caractère se modifie, se change, se transforme, à mesure que les vieilles tendances, les anciennes inclinations disparaissent pour faire place à de nouvelles, et

que, au contraire, ce que nous appelons la mort doit s'appeler la vie, puisque l'homme réel, le permanent, ne subira aucun changement, tant que durera cette mort.

Si pendant notre vie nous ne savons pas détruire nos passions et nos vices, ils renaîtront avec nous.

Le caractère du chêne existe dans le gland, bien avant que celui-ci n'ait commencé de croître, mais à peine est-il entré dans sa période de croissance que les germes, à mesure qu'ils grandissent, attirent de la terre et de l'air en eux les principes qui leur sont nécessaires pour produire un chêne.

Le caractère d'un enfant existe comme tel, avant que le corps de l'enfant physique soit né dans le monde, mais à peine né, il attire de l'atmosphère spirituelle¹ les éléments qui répondent à ses aspirations, à ses tendances.

Chaque semence jetée en terre croîtra mieux dans un terrain qui s'adapte bien à sa constitution, chaque monade existant dans l'état subjectif sera attirée, à l'heure de son incarnation, vers les parents dont les qualités, le caractère, offriront le meilleur sol à ses be-

¹ Pour tout ce qui concerne cet adjectif et son substantif, il faut pour se faire une idée exacte du sens que leur donne la doctrine ésotérique, lire le *Buddhisme ésotérique*, qui, par ses explications nettes, dissipe le moindre malentendu pouvant se produire de par le fait de ces expressions mal comprises, car ici spirituel, spiritualité, n'ont rien à faire avec le sentiment béat et dévot auquel nous les appliquons ordinairement.

soins, à ses goûts, à ses habitudes, et aussi vers ceux dont les attributs mentaux et moraux peuvent correspondre aux siens propres.

Les parents physiques ne peuvent être les progéniteurs du genre spirituel de l'enfant. Ce germe est le produit d'une évolution spirituelle antérieure, accomplie au moyen d'incarnations successives, en connexion assez étroite les unes avec les autres, puisque l'état présent de l'individu dépend de sa vie passée, de ses vies passées, de même que la vie qui suivra sera ce que la vie actuelle l'aura faite.

Le développement de la plante est parfait, lorsque la graine qui doit reproduire cette plante est formée ; le but est alors atteint.

La croissance d'un animal est arrivée à son point, lorsqu'elle donne à cet animal la faculté de se reproduire ; mais en dehors de ce fait que le développement moral et intellectuel de l'homme peut durer encore longtemps, après qu'il a perdu la faculté physique de reproduction, il est bien loin d'avoir atteint au summum de son développement psychique, lorsque le cours des ans le ramène au tombeau.

Il marche dans la vie, il vieillit, il meurt, et un grand chemin lui reste encore à faire sur les routes terrestres, avant de pouvoir occuper les sommets spirituels.

Dans le même sens qu'un sol approprié aidera et activera la croissance d'un arbre, les conditions du corps physique fournissent indubitablement des facilités au développement du caractère ; mais de même

que le meilleur sol ne fera jamais d'un chardon un rosier, de même on peut voir le fils d'un homme honnête, bon, intelligent n'être qu'un rustre ou un crétin¹.

D^r HARTMAN.

(Traduit de l'anglais, par M^{me} Camille LEMAITRE).

(A suivre).

(M. S. T.)

¹ Ceci n'infirmé nullement ce que l'on vient de dire au sujet des affinités qui dirigent le choix de la parenté, car ce n'est pas seulement le caractère du père ou de la mère qui forment attraction, mais le caractère de tout une suite d'ancêtres de l'un et l'autre des reproducteurs directes. Le moral ou le physique d'un ascendant éloigné retrouvé ainsi dans un individu, c'est ce que la science appelle atavisme.

(N. D. T.)

THÉOSOPHIE ET SOCIALISME MODERNE

Conduit en grande partie à la Théosophie par le Socialisme, nous manquerions à notre premier devoir si nous n'essayions de rectifier les idées erronées que le dernier article de M. X, sur la fraternité, a pu faire naître dans l'esprit des lecteurs, touchant le Socialisme moderne.

L'auteur de l'article en question, a complètement confondu, ce nous semble, le système général ou les différents systèmes du socialisme, avec certaines méthodes tendant à propager ses principes. Autrement, pour peu qu'il en ait connu l'esprit, il n'aurait jamais écrit que le « socialisme tel qu'il ait (prêché) au dix-neuvième siècle va tout à l'encontre des enseignements de la théosophie, enseignements qui reposent en entier sur l'idée de la fraternité universelle, idée bien définie, bien comprise, bien arrêtée, puisque pour elle la fin de tout, le but ultime de l'évolution, est la « fusion universelle. »

Un autre empêchement pour M. X entre le rapproche-

ment de ces deux doctrines, toutes deux si amies de l'humanité, serait que le socialisme, par son organisation de la Société, se met en travers des résultats de la loi du Karma, loi inflexible de justice universelle, rendant aveuglément mais inexorablement à chacun ce qui lui est dû dans cette vie objective, où elle opère sur tous, en les plaçant, d'après leurs propres attractions, là où ils sont attirés.

C'est à cette objection, qui peut être d'un grand poids dans l'esprit de certains étudiants en théosophie, que nous allons d'abord répondre.

En effet, pour ceux qui n'ont pas encore bien saisi dans leur ensemble les grandes lignes de la marche évolutive des hommes et des sociétés, il peut sembler, au premier abord, que l'idée d'égaliser entre tous les hommes, les positions, la fortune, le travail, soit une idée perturbatrice, fautive, et partant mauvaise.

Pour les théosophes qui n'ont pas encore approfondi la question, cette façon d'agir doit apporter le plus grand trouble dans les lois naturelles qui classent les hommes selon ce qu'ils ont mérité par leurs actes sociaux ou privés, dans des vies antérieures.

D'abord, s'il en était ainsi pour le socialisme, nous nous en occuperions non pour le connaître ou le discuter, mais pour le dédaigner, ou le combattre. Car l'œuvre de toute association d'hommes marchant sous les mêmes principes, qui aurait pour but d'entraver en quoi que ce soit une des grandes lois de la nature, est tôt ou tard vouée d'avance au néant.

Mais tel n'est pas le cas avec le socialisme et avec

les socialistes qui travaillent simplement à avancer sur la terre le règne de la paix, de la justice, de l'amour, comme nous le prouverons dans le cours de cette étude, si l'on veut bien nous suivre.

Qu'ils ignorent ou connaissent la loi de cause et d'effet, qu'ils nomment cette loi *Karma* ou *justice distributive universelle*, ou qu'ils ne donnent aucun nom générique au sentiment d'équité qui leur fait désirer le bien général et lutter, chaque jour, pour que tous les hommes puissent avoir également part au banquet physique intellectuel et moral de la vie, ils n'en font pas moins œuvre sainte et sacrée, et loin de s'opposer aux lois du *Karma*, ils marchent, au contraire, d'accord avec elles, en voulant que les mêmes opportunités soient offertes à chacun et à tous, de s'instruire et de s'avancer.

Par l'étude que nous allons faire des principaux systèmes socialistes et de leurs effets, nous verrons que rien n'est plus *naturel* que la façon dont leurs partisans veulent organiser les choses.

Mais arrêtons-nous un instant sur l'adjectif « matérialiste, » accolé si souvent au vocable « socialisme, et ce avec autant de raison que s'il suivait constamment, pour les qualifier, les mots : chimie, mécanique pure ou appliquée, politique, libéralisme, conservatisme, etc., etc.

Dans un sens général, pour le socialisme, l'épithète « matérialiste » est oiseuse ; aucune école ne peut l'être plus que l'autre, puisque aucune ne s'occupe de spéculer sur les conceptions plus ou moins matérialistes, spiritualistes, panthéistes, sur lesquelles ceux qui

travaillent sur ce terrain se plaisent à faire reposer et manœuvrer l'univers.

Le Socialisme, pour parachever son œuvre et atteindre son but, n'a guère plus à faire avec de telles questions, qu'un filateur de coton pour diriger son usine, ou un cordonnier dans la confection d'une paire de bottes.

Mais nous ne voulons point qu'on nous accuse de nous méprendre complètement sur l'idée de notre contradicteur qui ne prend à partie le socialisme comme matérialiste que sous son esprit économique. Nous pensons donc que son « matérialisme » se réfère aux réclamations purement physiques et matérielles militantes.

Que réclament-ils donc de si impossible et de si grossier, de si extra-naturel, nos socialistes modernes ? Simplement une nourriture plus saine et mieux assurée, des demeures un peu plus habitables pour ceux qui font la grosse besogne de nos sociétés, pour le producteur des richesses physiques, et cela comme immédiatement réalisable par une plus juste rétribution des charges publiques.

Ils réclament encore qu'une instruction technique soit donnée sans retard aux travailleurs manuels, et que soit organisé, le plus tôt possible, un système d'éducation générale, rationnelle, comprenant tout ce que doivent savoir l'homme, le citoyen, pour se diriger dans la vie civile et domestique, au plus grand bien de tous, et pour son plus grand bonheur à lui.

En même temps, et toujours sur le même plan maté-

riel, cela se comprend, puisque nous n'habitons pas le ciel bleu éthéré, mais la terre grise et lourde, ils poursuivent sans relâche avec les revendications ci-dessus, tout d'abord, une organisation de la société sur une base coopérative ¹ où tous les fonctionnaires publics, salariés et élus par leur concitoyens, tiendraient la place des dirigeants, des capitalistes et des landlords, d'aujourd'hui, société dans laquelle la production des richesses se fera d'après une méthode permettant d'en régulariser, d'en égaliser systématiquement la distribution. Naturellement ce système ne s'occupe en rien de la loi du Karma, ne s'en occupe en rien à la surface seulement, car si les socialistes ne donnent point une définition nominale de cette loi, contre laquelle nulle force humaine ni divine ne peut prévaloir, en fin de cause, ils ne la reconnaissent pas moins implicitement, puisqu'ils s'occupent, sur le plan physique, intellectuel et moral, de ses effets dans le monde.

Et si dans cet article nous employons si souvent cette locution étrange et étrangère « *Karma* », pour exprimer tout un ensemble de lois, ce n'est nullement pour jouer sur les mots ; nous voulons, au contraire, exprimer d'une façon aussi simple et concise que possible l'idée foncière du système philosophico-sociologique de la grande science synthétique ésotérique Hindoue.

Cette science, elle assure positivement que le mal

¹ Coopérative en tant que les différents membres de la société, ou les différentes sections d'individus qui la composent, pleinement conscients de leur indépendance, s'entendraient pour coopérer (Saint. Georges Lanne Fox).

fait par l'homme, que font les classes d'hommes, les nations, leur survit, et que de longs siècles après, selon la marche en cercle de l'évolution de l'homme sur la terre, il retombe, comme les torrents vengeurs diluviens, sur la tête même de ses procréateurs.

Mais les socialistes reconnaissent cela jusqu'à un certain point, puisque, en général, leur doctrine repose en partie sur cet axiome : que les mouvements « d'actions et de réactions » de la volonté individuelle, et les mouvements provoqués par les circonstances sociales réagissent les uns sur les autres, et retournent frapper individuellement chaque citoyen.

Pour eux, comme pour les théosophes, tous et tout sont aussi solidaires, et le flot de forces aveugles créées par l'individu et qui revient le toucher, détermine de même les conditions sociales dans lesquelles il se débat, ou agit normalement.

Si, pas plus que les chrétiens, pas plus que les non socialistes, les monarchistes et les agnostiques de toutes sortes, ils ne posent leurs déductions et leurs conclusions d'après la connaissance même du fonctionnement de la loi du *Karma*, ils sont loin de procéder de la façon aveugle, empirique, autoritaire, ignorante, de ces derniers.

Ils cherchent, par les études les plus sérieuses et les plus ardues, à poser les bases d'une « Science » qui aide enfin véritablement les hommes à avancer, à être plus heureux.

Tous les socialistes, collectivistes, communistes,

anarchistes, chrétiens¹ ou même simplement éconómistes, ont la pensée et le désir de provoquer une impulsion sociale plus intense en donnant libre carrière à toutes les capacités humaines.

Par les moyens qu'un système d'éducation forte et générale offrira à chacun de s'instruire, et par les loisirs de penser qu'une vie moins pénible à gagner, et mieux assurée, pourra procurer à chaque homme, ceux que la question touche, veulent tous, d'une façon plus ou moins large et plus ou moins parfaite, arriver à équilibrer les chances de « salut » ou d'évolution pour chacun.

Que l'on objecte que la vie collective succédant dans une ample mesure à la vie étroite, individuelle, familiale, que nous avons en ce moment, puisse changer les conditions dans lequel le Karma opère, d'accord.

¹ Socialistes chrétiens, cela jure, et les socialistes qui ne sont tels que parce qu'ils ont cru y être forcés par leur croyance chrétienne, doivent être mis à part, car ils ne peuvent pas plus être comptés comme de vrais socialistes, que regardés comme de parfaits chrétiens.

BRIGT (*Lucifer*, 1888).

(Traduit de l'Anglais).

(A suivre.)

ÉCHOS DU MONDE OCCULTE

..

Cher Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser l'avis officiel suivant, en vous priant de le publier dans *Le Lotus Bleu*.

« Le bureau de la Branche Hermès de la Société Théosophique, ayant eu de sérieuses différences d'opinion avec M. G. Encausse (Papus), une plainte grave, contenant toutes les preuves écrites et imprimées que l'on a rassemblées, a été rédigée contre ce dernier ; et M. G. Encausse (Papus) étant accusé d'avoir suivi une ligne de conduite qui se trouve en contravention directe avec plusieurs statuts de la S. T. et notamment avec la section R. Art. 3 (offenses), cette plainte a été adressée au Président-Fondateur, en conseil, à Adyar, afin de s'en remettre à sa décision.

Le Président-Fondateur, tout en exprimant son opinion au sujet de cette affaire, l'a renvoyée à la décision du conseil de la Section Européenne, et a en même temps avisé M. Encausse (Papus) de ce qui avait été fait.

Sur ces entrefaites, tandis que cette affaire était encore devant le conseil, et que le diplôme de membre de M. Encausse (Papus) était suspendu, d'après la Sec. R. Art. 3 (des statuts), M. Encausse (Papus) a adressé sa démission au Président-Fondateur, par la lettre suivante :

Paris, le 23 août 1890.

A monsieur le Président de la Société Théosophique d'Adyar.

Monsieur le Président,

Venant d'acquérir la preuve que certaines hautes fonctions de la Société Théosophique sont confiées à des membres qui sortent à peine de *prison*, après avoir été condamnés à plusieurs années, pour *outrage aux mœurs*, je ne puis, vu mes fonctions civiles, rester un jour de plus dans une telle Société, et j'ai l'honneur de vous envoyer ma démission de membre de la Société Théosophique.

Veuillez agréer mes salutations.

(signé) G. ENCAUSSE,

Officier d'Académie.

Le Président-Fondateur a également renvoyé cette lettre de démission à la décision du Conseil de la Section Européenne.

Après un long retard, M. Encausse (Papus) a répondu à une lettre du Conseil lui demandant la *preuve* dont il parlait et les noms des membres de la Société auxquels il faisait allusion, dans ses vagues accusations, par une lettre absurde, marquée « Privée et confidentielle. »

Cette lettre, à part plusieurs menaces et plusieurs vanteries puérides, ne contient qu'un seul nom, celui d'un des membres les plus honorés et les plus respectés de la Société, et n'offre pas la moindre preuve à l'appui d'une telle accusation, mais admet, au contraire, que l'auteur n'en a aucune en sa possession.

Le Conseil, après les recherches les plus strictes, a conclu qu'il n'existe pas le moindre fondement pour l'accusation, même modifiée telle qu'elle l'est par M. Papus, qui se trouve n'avoir fait allusion qu'à un livre écrit « par un de ses membres, » et a pris la décision suivante :

« Bien que les preuves contre M. Encausse (Papus) contenues dans les lettres qu'il a écrites lui-même et dans les déclarations qu'il a publiées, lorsqu'il était agent de la Branche Hermès de la S. T., soient amplement suffisantes pour le convaincre d'une conduite anti théosophique et d'une infraction directe aux statuts mentionnés plus haut, et donnent par conséquent le droit d'effacer son nom des livres de la Société, le Conseil aurait, néanmoins, accepté la formalité de démission de M. Encausse (Papus), comme une terminaison satisfaisante à cette malheureuse affaire. Mais, puisque cette démission est accompagnée d'accusations fausses et diffamatoires, qui par leur généralité deviennent une insulte directe jetée à chaque agent de la S. T. et sont destinées à couvrir de blâme un grand nombre d'hommes et de femmes honorables, le conseil se voit forcé de refuser une démission dont les termes ne font qu'ajouter de nouvelles insultes aux injures passées, et décide, en conséquence, que le diplôme de M. Encausse (Papus), qui est déjà suspendu, depuis que la plainte du bureau de l'Hermès a été présentée au Président-Fondateur (voir Sec. R. Art. 3 des statuts), — doit être annulé, et que M. Encausse (Papus) est expulsé de la Société. »

Extrait du procès-verbal du Conseil.

Je suis, cher Monsieur, fraternellement à vous.

(Signé) J. R. S. MEAD.

Secrétaire de la Section Européenne de la S. T.

..

La nouvelle Branche de la Société Théosophique, LE LOTUS, s'est définitivement constituée.

Elle a reçu sa charte régulière, et nous tiendrons nos amis et nos lecteurs au courant de ses travaux qui vont commencer à partir du mois de novembre.

Tout ce que nous pouvons dire, dès aujourd'hui, c'est que l'immense majorité des anciens membres de l'*Hermès* s'es-

ralliée à la nouvelle branche, et que les adhésions nous viennent de la façon la plus encourageante.

Dans le prochain N° du *Lotus Bleu*, nous donnerons tous les détails permis et de nature à mettre nos amis, associés et lecteurs, au courant de ce qui peut les intéresser.

Ce succès prouve que la vérité triomphe toujours de l'intrigue, de la calomnie et des basses ambitions personnelles.

Le public n'est pas aussi sot que se le figurent ceux qui voudraient bien vivre de lui et l'exploiter, au lieu de le servir.

Quant à nous, nous ne sortirons des régions sérieuses de l'enseignement des vérités occultes et théosophiques, que le jour où l'on nous y contraindrait.

Mais ce sera inutile.

La lumière brille par elle-même, et si elle éclaire les honnêtes et les méritants, elle dévoile et découvre les autres.

SECTION EUROPÉENNE de la S. T. *Le Lotus*. — Composition du Bureau :

Arthur Arnould, président; *D^r Knopf*, M^{me} Bureau, vice-présidents; *Schwob*, secrétaire-correspondant; M^{mes} *Arthur Arnould*, *Nicette de Lamarre*, secrétaires; M^{me} *Olivia Pétersen*, trésorier-bibliothécaire.

Le Professeur H. Durville, D^r du *journal du Magnétisme*, rouvrira son cours pratique de Magnétisme appliqué à la physiologie et à la thérapeutique, le jeudi 20 novembre, à l'*Institut magnétique*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Le Directeur Gérant : — A. ARNOULD.

Imprimerie DESTENAY, à Saint-Amand (Cher).